

# Avancer sans théorie

## Pour en finir avec les vérifications simplistes d'hypothèses en relations internationales

10/08/2019

John MEARSHEIMER  
University of Chicago

Steven WALT  
Harvard University



Traduction inédite d'un travail publié dans *European Journal of International Relations* le 09.05.2013

Les auteurs ne déclarent aucun conflit d'intérêt.

Copyright aux auteurs

Traduction: James Caine

Nous sommes profondément reconnaissants aux personnes suivantes pour leurs commentaires, suggestions ou discussions utiles sur cet article : Andrew Abbott, Andrew Bennett, Bear Braumoeller, Thomas Christensen, Dara Kay Cohen, Alexandre Debs, Michael Desch, John Duffield, Jeffrey Friedman, Charles Glaser, Hein Goemans, James Johnson, Burak Kadercan, Austin Knuppe, Paul MacDonald, Nuno Monteiro, Michael Reese, Dan Reiter, Marie-Eve Reny, Michael Rowley, Allan Stam, Paul Staniland, Michael Weintraub, David Yanigazawa-Drott, Richard Zeckhauser et Yuri Zhukov. Nous sommes également reconnaissants des commentaires reçus lors des séminaires du Belfer Center for Science and International Affairs de Harvard, du Georgetown University International Theory and Research Seminar et du Notre Dame International Security Program.

### Résumé

Les sciences sociales ont deux composantes essentielles : l'élaboration des théories et la vérification des hypothèses. Cet essai a pour objectif de défendre le point de vue selon lequel, malgré la tendance actuelle chez les spécialistes des relations internationales, la première de ces deux composantes doit être privilégiée. Il est en effet regrettable que nos collègues consacrent de moins en moins d'efforts à la création, à l'affinement et à l'utilisation de théories, se concentrant plutôt sur ce que nous appelons des "vérifications simplistes d'hypothèses", une démarche qui met l'accent sur la découverte de régularités empiriques bien établies. Ce changement de priorité est une erreur, car le manque de maîtrise de la théorie conduit les chercheurs à produire des modèles empiriques mal spécifiés ou à mal mesurer les concepts clés. De plus, comme une grande partie des données en matière de relations internationales sont de mauvaise qualité, les travaux qui les exploitent ont moins de chance de produire au final des connaissances cumulatives. Nous pensons également que ce passage de la théorie à la vérification simpliste d'hypothèses reflète en réalité à la fois un désir de longue date de professionnaliser et d'élargir notre discipline, mais aussi un changement dans les impératifs de carrière auxquels nous sommes assujettis. Cette transformation élargit le fossé entre la tour d'ivoire et le monde réel, rendant les travaux produits par l'académie moins utiles aux décideurs et aux citoyens concernés. Malheureusement, cette tendance est susceptible de se poursuivre à moins qu'il n'y ait une décision collective de modifier les critères académiques en vigueur.

---

## INTRODUCTION

La théorie est reine dans le domaine des relations internationales. Les théoriciens sont nos noms les plus célèbres et les plus prestigieux. Par exemple, une enquête a révélé que les trois chercheurs dont le travail a eu la plus grande influence sur le domaine des relations internationales au cours des 20 dernières années<sup>1</sup> étaient Robert Keohane, Kenneth Waltz et Alexander Wendt. Tous trois sont de grands théoriciens dont la réputation repose sur les idées qu'ils ont avancées

plutôt que sur leur travail empirique. Presque tous les autres chercheurs sur la liste - y compris Bruce Bueno de Mesquita, Barry Buzan, Martha Finnemore, Samuel Huntington, Robert Jervis, Peter Katzenstein, Stephen Krasner et Susan Strange - sont des personnalités ayant développé des idées qui ont façonné le programme de recherche en RI et, dans certains cas, ont influencé les débats politiques (Jordan, 2009).<sup>2</sup> Certains d'entre eux ont fait un travail empirique substantiel au soutien des théories qu'ils avançaient, mais

---

<sup>1</sup>Il s'agit du TRIP Survey of International Relations Scholars publié en 2009

<sup>2</sup>Quatre différentes enquêtes TRIP ont demandé à des chercheurs de RI d'identifier les travaux "les meilleurs", "les plus intéressants" ou "les plus influents" dans ce domaine. Il y a un chevauchement considérable dans les réponses et des théoriciens bien connus dominent les listes (voir Maliniak et al, Peterson et al. (Maliniak, 2007 ; Maliniak, Peterson et Tierney, 2012 ; Peterson, Tierney et Maliniak, 2005)).

ce sont leurs idées théoriques fondamentales qui expliquent le statut qu'ils ont acquis.

Presque tous nos classiques sont des ouvrages théoriques : *Politics among Nations* de Hans Morgenthau, *The Theory of International Politics* de Kenneth Waltz, *The Strategy of Conflict* de Thomas Schelling, *The Anarchical Society* de Hedley Bull, *After Hegemony* de Robert Keohane, ou encore *The Social Theory of International Politics* de Alexander Wendt... Il en va de même pour les articles, où le paysage est dominé par des écrits bien connus comme celui de John Ruggie de 1982 sur le libéralisme intégré dans les organisations internationales (Ruggie, 1982), celui de Michael Doyle de 1983 sur l'héritage d'Emmanuel Kant (Doyle, 1983), et celui de James Fearon de 1995 sur les explications rationalistes à la guerre (Fearon, 1995).

Enfin, un ensemble de grandes théories - ce que l'on appelle parfois les "-ismes" - a longtemps façonné l'étude de la politique internationale. Les plus importants d'entre elles sont le constructivisme, le libéralisme, le marxisme et le réalisme. Un article récent réalisé par plusieurs auteurs des enquêtes TRIP (*Teaching, Research, and International Policy*) résume bien l'influence de ces familles de théories : "Les séminaires d'études supérieures aux États-Unis sont principalement des conférences qui font avancer et critiquent les divers "-ismes" de la théorie des RI.... De même, les cours d'introduction aux RI et les manuels scolaires pour les étudiants de premier cycle sont souvent organisés autour de ces paradigmes". Ils ajoutent : "La vision du champ telle qu'elle est organisée en grande partie par paradigme est reproduite dans la salle de classe.... Ensemble, le réalisme et le libéralisme représentent encore aujourd'hui plus de 40% du contenu des cours d'introduction aux RI dans les universités américaines" (Maliniak, 2011). Bref, la théorie est primordiale dans le monde des relations internationales.

Pourtant, paradoxalement, les chercheurs en relations internationales aux États-Unis accordent de moins en moins d'attention à la théorie, et tout indique que ce phénomène est susceptible de continuer dans les années à venir. Plus précisément, le champ s'éloigne de l'élaboration ou de l'utilisation prudente de théories et met plutôt l'accent sur ce que nous appelons, dans cet article, la "vérification simpliste d'hypothèses". La théorie joue alors un rôle mineur dans cette entreprise, la majeure partie des efforts étant consacrés à la collecte de données et à la vérification d'hypothèses empiriques.<sup>3</sup>

<sup>3</sup>Les auteurs des enquêtes TRIP notent qu'il y a eu un "déclin dramatique du travail athéorique de 47% en 1980 à 7% en 2006" (Maliniak, 2011). Cette constatation reflète le fait que presque tous les chercheurs en RI contemporains rendent un certain hommage à la théorie dans leur travail. Ce que nous voulons dire, cependant, c'est que la théorie joue habituellement un rôle mineur.

Cette tendance se reflète dans les enquêtes TRIP. Bien que moins de la moitié des chercheurs interrogés utilisent principalement des méthodes quantitatives, ces méthodes sont les plus représentées dans les principales revues, ce qui conduit les enquêteurs à conclure que "le pourcentage d'articles utilisant des méthodes quantitatives est largement disproportionné par rapport au nombre réel de chercheurs qui identifient les techniques statistiques comme leur méthodologie principale".

Les offres d'emploi récentes telles qu'elles sont relayées par l'*American Political Science Association* révèlent une forte préférence pour les candidats ayant une expertise méthodologique et peu d'offres d'emploi pour les théoriciens. Les auteurs de l'enquête TRIP suggèrent qu'un "fort biais" en faveur des méthodes quantitatives "peut expliquer pourquoi les jeunes chercheurs sont de plus en plus formés à utiliser les statistiques comme approche méthodologique principale" (Maliniak, 2011).

L'importance croissante accordée aux méthodes au détriment de la théorie est particulièrement marquée dans le sous-domaine de l'économie politique internationale. Benjamin Cohen (Cohen, 2010), qui passe en revue l'histoire de ce champ, note que "le caractère de ce qui est publié dans les principales revues américaines... a radicalement changé". Ce qui remplit maintenant les pages de ces revues, c'est la recherche qui "utilise les méthodologies statistiques les plus rigoureuses et les plus à jour" (voir aussi Oatley et Weaver (Oatley, 2011 ; Weaver, 2009)). Les débats théoriques, qui occupaient autrefois une place majeure, ont perdu de leur importance.

De surcroît, certains chercheurs senior s'opposent maintenant aux grandes théories de ce domaine. Dans son discours présidentiel de 2010 de l'*International Studies Association*, par exemple, David Lake a décrit les "-ismes" comme des "sectes" et des "pathologies" qui détournent l'attention de "l'étude des choses qui comptent" (Lake, 2011). Il n'est donc pas surprenant que "le pourcentage de recherche non paradigmatique ait régulièrement augmenté, passant de 30% en 1980 à 50% en 2006" (Maliniak, 2011). Bien sûr, on pourrait préconiser des théories de moyenne portée tout en dénigrant les grandes théories, et c'est exactement ce que fait Lake. Mais le champ ne va pas dans cette direction. Il n'accorde pas non plus davantage d'attention aux théories formelles ou mathématiques (Bennett, Barth et Rutherford, 2003). Au lieu de cela, il accorde moins d'attention aux théories de toutes sortes et s'oriente vers la vérification simpliste d'hypothèses.

Cette tendance représente le triomphe des méthodes sur la théorie. Au cours des dernières décennies, les débats sur la façon d'étudier les relations internationales ont porté principalement sur les mérites des approches qualitatives par rapport aux approches quantitatives ou sur les vertus des nouvelles techniques méthodologiques; ces différends ont détourné l'attention du rôle crucial que la théorie de-

vrait jouer dans l'orientation de l'analyse empirique.<sup>4</sup> Cette focalisation sur les méthodes plutôt que sur la théorie n'est pas le résultat d'une décision collective et consciente des chercheurs, mais plutôt une conséquence involontaire de caractéristiques structurelles importantes du monde universitaire.

## COURIR À LA RUINE

Nous croyons que le délaissement de la théorie au profit de la vérification d'hypothèses est une erreur. Cela ne veut pas dire que la génération et la vérification d'hypothèses sont sans importance. Au contraire, si elles sont bien faites, il s'agit d'activités fondamentales des sciences sociales. Néanmoins, la création et le perfectionnement de la théorie demeure l'activité la plus importante. C'est particulièrement vrai dans les relations internationales, en raison de la complexité et de la diversité inhérente au système international, et de la nature problématique d'une grande partie des données disponibles. Les chercheurs n'ont pas besoin d'inventer leur propre théorie, bien sûr, ni même d'affiner une théorie existante, bien que ces efforts soient très prisés. Il est toutefois nécessaire que les chercheurs en sciences sociales aient une solide compréhension de la théorie et l'utilisent intelligemment pour guider leurs recherches.

Christopher Achen, un éminent spécialiste de méthodologie, résume ce qui se passe lorsque les politologues court-circuitent la théorie en faveur de ce qu'il appelle les "*ennuyeux tests d'hypothèses*". "*L'état actuel du domaine est troublant, écrit-il, malgré tout notre travail acharné, nous n'avons pas encore donné à la plupart de nos nouvelles procédures statistiques des fondements théoriques légitimes, et nous avons eu des difficultés avec la véritable tâche du travail quantitatif - la dé-*

*couverte de généralisations empiriques fiables*" (Achen, 2002 ; Braumoeller et Sartori, 2004 ; Schrodt, 2006 ; Schrodt, 2010 ; Signorino, 1999).

La valeur de la théorie est inestimable pour de nombreuses raisons. Parce que le monde est infiniment complexe, nous avons besoin de cartes mentales pour identifier ce qui est important dans les différents domaines de l'activité humaine. En particulier, nous avons besoin de théories pour identifier les mécanismes causaux qui expliquent les comportements récurrents et comment ils sont liés entre eux. Enfin, des théories bien conçues sont essentielles pour vérifier correctement les hypothèses : des tests apparemment sophistiqués qui ne sont pas fondés sur la théorie sont susceptibles de produire des résultats erronés.

En fin de compte, ce n'est pas en accordant moins d'importance à la théorie et en privilégiant la vérification d'hypothèses que l'on peut acquérir de nouvelles connaissances sur la politique internationale. Ces deux activités sont importantes pour les progrès de la recherche, mais il faudrait accorder plus d'attention à l'élaboration de la théorie, et la vérification d'hypothèses devrait être plus étroitement liée à la théorie.

---

<sup>4</sup>C'est parfois vrai pour les chercheurs qui privilégient aussi les méthodes qualitatives (voir Bennett et Elman (Bennett et Elman, 2007 ; Moravcsik, 2010)).

## AVERTISSEMENTS PRÉLIMINAIRES

Le présent article ne compare pas les mérites des méthodes qualitatives par rapport aux méthodes quantitatives, ni ne soutient que les méthodes qualitatives sont mieux adaptées à l'étude des relations internationales. Nous soutenons plutôt que la théorie doit jouer un rôle central dans l'orientation du processus de recherche, quelle que soit la façon dont elle est testée. Nous nous concentrons principalement sur la recherche quantitative parce qu'une grande partie de la littérature actuelle utilise désormais cette approche de façon privilégiée. Mais nos arguments s'appliquent avec la même force à la recherche qualitative et il existe de nombreux exemples d'études qualitatives qui consacrent une attention insuffisante à la théorie. En bref, notre principale préoccupation est la relation entre la théorie et le travail empirique, et non les mérites relatifs des approches quantitatives ou qualitatives.

Nous ne plaidons pas non plus ici en faveur d'une théorie particulière des relations internationales. Bien que nous travaillions tous les deux dans la tradition réaliste, nous pensons que de nombreux types de théorie - y compris les théories de moyenne portée - peuvent être utiles pour nous aider à comprendre comment fonctionne la politique internationale. Selon nous, un écosystème théorique diversifié est préférable à une monoculture intellectuelle.

Nous reconnaissons que le corps existant de la théorie des relations internationales contient des défauts importants, et nous sommes loin d'être nostalgiques d'un quelconque "âge d'or" révolu où de brillants théoriciens erraient sur la terre. Il reste une quantité importante de travail à faire pour clarifier notre stock actuel de théories et en développer de meilleures. Néanmoins, nous croyons que les progrès dans ce domaine dépendent principalement du développement et de l'utilisation de la théorie de manière sophistiquée.

Autre avertissement : nous ne prétendons pas avoir connaissance de l'intégralité de la recherche actuelle en relations internationales ; de toute évidence, la littérature est trop vaste pour permettre un tel exercice. Cependant, nous avons beaucoup lu et nous avons demandé à des collègues spécialisés dans la validation d'hypothèses de nous diriger vers les meilleurs travaux de ce genre. Nous avons également étudié des revues de la littérature qui soulèvent des critiques similaires aux nôtres. Les problèmes que nous identifions ne sont manifestement pas secrets, et plusieurs efforts ont

été faits pour les résoudre. La recherche contemporaine en RI continue toutefois de négliger la théorie, et cette tendance n'augure rien de bon pour l'avenir du champ.

Enfin, en ce qui concerne l'épistémologie, nous nous concentrons sur les approches dites positivistes des RI. Par conséquent, nous ne discutons pas de théorie critique, d'interprétativisme, d'herméneutique et de certaines versions du constructivisme. Cette omission est due en partie au manque d'espace, mais aussi au fait que nous nous concentrons sur les Etats-Unis, où le positivisme domine (Maliniak, 2011). Il y a plus de variété épistémologique en dehors des États-Unis, surtout en Europe, et, par conséquent, moins d'émphase sur la vérification simpliste d'hypothèses.

En résumé : cet article n'est pas une liste de doléances de deux réalistes grincheux qui s'opposent à la validation d'hypothèses en général et à l'analyse quantitative en particulier. Pour que notre position soit parfaitement claire : nous considérons la validation d'hypothèses comme une composante essentielle d'une bonne science sociale, mais cette activité doit être guidée par une connaissance approfondie de la théorie, or la littérature contemporaine néglige cette exigence.

Notre argumentaire est organisé comme suit. Nous commençons par décrire ce que sont les théories, pourquoi elles sont essentielles et comment les tester. Nous explorons également la distinction importante entre le réalisme scientifique et l'instrumentalisme, qui distingue notre approche de celle de nombreux autres positivistes. Nous décrivons ensuite la validation simpliste d'hypothèses et les problèmes qui découlent de l'attention superficielle à la théorie.

Ensuite, nous examinons les raisons pour lesquelles l'étude des relations internationales vont dans cette direction malgré les problèmes importants qui se présentent. Nous explorons comment l'importance croissante accordée à la vérification d'hypothèses rend la recherche moins pertinente pour les débats dans le monde politique. Enfin, nous offrons quelques suggestions sur la façon dont les chercheurs pourraient être encouragés à mettre davantage l'accent sur la théorie. Il sera toutefois difficile d'inverser les tendances actuelles, à moins que le champ ne s'avère plus ouvert à la réforme que nous ne le pensons.

# THÉORIE ET SCIENCES SOCIALES

## QU'EST-CE QU'UNE THÉORIE ?

Les théories sont des images simplifiées de la réalité. Elles expliquent comment le monde fonctionne dans des contextes particuliers. Pour reprendre la célèbre phrase de William James, le monde qui nous entoure est un monde de "confusion florissante et bourdonnante" : infiniment complexe et difficile à comprendre. Pour lui donner un sens, nous avons besoin de théories, c'est-à-dire que nous devons décider quels facteurs sont les plus importants. Cette étape nous oblige à omettre de nombreux facteurs parce qu'ils sont jugés moins essentiels pour expliquer les phénomènes à l'étude. Par nécessité, les théories rendent le monde compréhensible en se concentrant sur les facteurs les plus importants.

Les théories, en d'autres termes, sont comme des cartes routières. Les théories, comme les cartes routières, visent à simplifier une réalité complexe pour mieux la saisir. Une carte routière des États-Unis, par exemple, pourrait inclure les grandes villes, les routes, les rivières, les montagnes et les lacs. Mais elle omettrait beaucoup d'éléments moins importants, comme les arbres, les bâtiments ou les rivets sur le pont du Golden Gate. Comme une théorie, une carte est une version abrégée de la réalité.

Cependant, contrairement aux cartes, les théories fournissent une histoire causale. Plus précisément, une théorie est une prétention selon laquelle un ou plusieurs facteurs peuvent expliquer un phénomène particulier. Encore une fois, les théories sont fondées sur des hypothèses simplificatrices au sujet des facteurs les plus importants pour expliquer comment le monde fonctionne. Par exemple, les théories réalistes soutiennent généralement que des considérations d'équilibre expliquent l'éclatement de guerres entre grandes puissances et que la politique intérieure a moins de pouvoir explicatif. Les théories libérales, en revanche, soutiennent généralement le contraire.

Les éléments constitutifs d'une théorie sont parfois appelés concepts ou variables. Une théorie dit comment ces concepts clés sont définis, ce qui implique de faire des hypothèses sur les acteurs clés. Les théories identifient également comment les variables indépendantes, intermédiaires et dépendantes s'imbriquent les unes dans les autres, ce qui nous permet de déduire des hypothèses vérifiables (c'est-à-

dire comment les concepts sont censés co-varier). Mais le plus important, c'est qu'une théorie *explique pourquoi* une hypothèse particulière devrait être vraie, en identifiant les mécanismes causaux qui produisent le ou les résultats attendus. Ces mécanismes - qui sont souvent inobservables - sont censés refléter ce qui se passe dans le monde réel.

Les théories fournissent des explications générales, ce qui signifie qu'elles s'appliquent dans l'espace et le temps. Les théories des sciences sociales ne sont cependant pas universelles ; elles ne s'appliquent qu'à des domaines particuliers ou à des périodes spécifiques. La portée d'une théorie peut aussi varier considérablement. Les grandes théories telles que le réalisme ou le libéralisme visent à expliquer les grands modèles de comportement des États, tandis que les théories dites de moyenne portée se concentrent sur des phénomènes plus étroitement définis comme les sanctions économiques, la coercition et la dissuasion.

Aucune théorie des sciences sociales n'explique chaque cas pertinent. Il y aura toujours des cas qui contrediront même nos meilleures théories. La raison en est simple : un facteur omis d'une théorie parce qu'il a normalement peu d'impact s'avère parfois avoir une influence significative dans un cas particulier. Lorsque cela se produit, le pouvoir prédictif de la théorie est réduit.

Les théories varient énormément dans leur complétude et dans le soin avec lequel elles sont construites. Dans une théorie bien développée, les hypothèses et les concepts clés sont soigneusement définis et des énoncés clairs et rigoureux précisent comment ces concepts sont reliés entre eux. Les mécanismes de causalité pertinents sont bien spécifiés, de même que les facteurs qui sont exclus de la théorie. Les théories bien développées sont falsifiables et offrent des explications non triviales. Enfin, ces théories donnent des prédictions non ambiguës et précisent leurs conditions et limites.

En revanche, les théories occasionnelles ou peu développées, ou ce qu'on appelle parfois des théories populaires, sont énoncées de façon superficielle. Les concepts clés ne sont pas bien définis et les relations entre eux - y compris

les mécanismes de causalité - sont précisées de façon approximative. La théorie des dominos, qui a eu une telle influence pendant la guerre froide, est un bon exemple de théorie populaire. À notre avis, une grande partie des validations d'hypothèse qui sont effectués dans les relations internationales aujourd'hui reposent sur des théories occasionnelles ou incomplètes.

Notre conception de la théorie s'applique avec la même

force aux théories formelles, qui utilisent le langage des mathématiques, et aux théories non formelles, qui utilisent le langage ordinaire. Les théories sont en fin de compte des actes d'imagination et la langue dans laquelle elles sont exprimées - qu'il s'agisse de notation mathématique ou de mots - importe moins que la question de savoir si la théorie offre des perspectives importantes dans un domaine particulier. Le critère clé est de savoir si la théorie a un pouvoir explicatif, et non si elle est formelle ou non formelle.

## SUR L'ÉPISTÉMOLOGIE : RÉALISME SCIENTIFIQUE CONTRE INSTRUMENTALISME

Pour que notre point de vue sur la théorie soit plus aisément compris de nos lecteurs, quelques mots sur l'épistémologie s'imposent. Comme certains lecteurs l'ont probablement reconnu, notre perspective est celle du réalisme scientifique.<sup>5</sup> Les théories, pour nous, comprennent des déclarations qui reflètent exactement comment le monde fonctionne. Elles impliquent des entités et des processus qui existent dans le monde réel. Par conséquent, les hypothèses qui sous-tendent la théorie doivent refléter fidèlement - ou du moins selon une approximation raisonnable - des aspects particuliers de la vie politique. Nous croyons que l'on peut démontrer que les hypothèses sont bonnes ou mauvaises et que les théories doivent reposer sur des hypothèses réalistes. Ce ne sont pas des "*fictions utiles*" qui aident à générer des théories intéressantes, comme le prétendent certains spécialistes des sciences sociales. Pour les réalistes scientifiques, une hypothèse d'acteur rationnel n'a de sens que si les agents pertinents dans le monde réel se comportent de manière stratégique. Sinon, la théorie qui en résultera n'aura pas beaucoup de pouvoir explicatif.

De plus, chaîne causale qui sous-tend la théorie doit aussi refléter la réalité. En d'autres termes, les mécanismes qui contribuent à produire le phénomène étudié doivent fonctionner dans la pratique de la manière dont ils sont décrits dans la théorie. Bien sûr, il y aura des mécanismes inobservables et observables dans la plupart des théories. Il suffit de penser à l'importance de la gravité, un mécanisme inobservable qui est au cœur de notre compréhension de l'univers, ou le rôle que l'insécurité joue dans de nombreuses

théories des relations internationales. Nous ne pouvons pas mesurer directement l'insécurité, car c'est un état mental que nous ne pouvons pas observer. Mais les chercheurs peuvent souvent détecter des preuves de sa présence dans ce que les dirigeants font et disent. Les réalistes scientifiques croient que ces mécanismes inobservables doivent refléter fidèlement la réalité pour que la théorie fonctionne bien. En résumé, non seulement les prédictions d'une théorie doivent être confirmées par l'observation empirique, mais les résultats observés doivent également se produire pour les bonnes raisons, c'est-à-dire par les logiques causales qui découlent des micro-fondements réalistes de la théorie.

La principale épistémologie alternative est l'instrumentalisme. Il soutient que les hypothèses d'une théorie n'ont pas à être conformes à la réalité. Ainsi, Milton Friedman (**Friedman, 1953**) affirma que moins les hypothèses d'une théorie reflètent la réalité, plus cette théorie est susceptible d'être puissante. De ce point de vue, les hypothèses sont simplement des fictions utiles qui aident à générer des théories. Par exemple, les instrumentistes ne se soucient pas de savoir si les acteurs sont rationnels ou non, dans la mesure où l'hypothèse de rationalité produit des théories qui génèrent des prédictions précises. En d'autres termes, l'utilité des hypothèses d'une théorie est déterminée uniquement par la confirmation ou non de ses prédictions.

Les instrumentistes rejettent l'idée que les théories contiennent des mécanismes causaux qui reflètent ce qui se passe réellement dans le monde réel. Leur point de vue

<sup>5</sup>Malgré des noms similaires, le réalisme scientifique et l'approche réaliste des relations internationales sont totalement distincts. La première est une école de pensée en épistémologie ; la seconde est une approche de la politique internationale. Ainsi, on pourrait être un "réaliste scientifique" et rejeter le réalisme dans les RI, ou vice versa. Sur les différences entre le réalisme scientifique et l'instrumentalisme, voir MacDonald (**MacDonald, 2003**) voir aussi Chakravarty (**Chakravarty, 2011**), Clarke et Primo (**Clarke et Primo, 2007**), George et Bennett (**George et Bennett, 2004**), Johnson (**Johnson, 2010**).

est en grande partie fondé sur la croyance qu'il ne sert à rien de se concentrer sur des mécanismes inobservables, qui sont souvent au centre du processus causal (Chakravartty, 2011). Pour les instrumentistes, la science consiste avant tout à mesurer les éléments observables, ce qui, à son tour, encourage la vérification d'hypothèses.

Les instrumentistes reconnaissent que les théories doivent contenir des concepts clairement définis et être logiquement cohérentes. Ils se soucient de la logique causale d'une théorie dans la mesure où ils veulent raconter une histoire cohérente. Mais ils ne croient pas que le processus causal décrit dans une théorie reflète nécessairement la réalité.<sup>6</sup> Comme le fait remarquer Paul MacDonald, "les instrumentistes traitent simplement les théories comme des dispositifs qui génèrent des hypothèses" (MacDonald, 2003), où la valeur de la théorie est déterminée uniquement par la confirmation ou non des hypothèses.

Nous croyons que le réalisme scientifique est l'épistémologie la plus convaincante. Les instrumentistes nous demandent de croire qu'une théorie peut générer des prédictions précises même si ses hypothèses et son histoire causale sont en contradiction avec la réalité. Comme le fait remarquer MacDonald, "Si une hypothèse théorique est une fiction, il est peu probable qu'elle soit empiriquement utile à moins qu'elle ne génère des hypothèses qui sont bonnes pour les mauvaises raisons" (MacDonald, 2003) ; Ou comme le dit Hilary Putman, à moins que cela ne produise un "miracle" (Putman, 1975). Par définition, les théories excluent un grand nombre de facteurs et utilisent des hypothèses simplificatrices sur les acteurs concernés. Mais une bonne théorie doit quand même offrir une représentation exacte - bien qu'abstraite ou simplifiée - du monde réel. Les cartes simplifient par nécessité la réalité, mais une feuille de route qui placerait Chicago à l'est de Boston ne serait pas utile. Les théories ne produiront des hypothèses solides et des explications utiles que si leurs composantes reflètent fidèlement le monde réel.

## COMMENT LES THÉORIES SONT-ELLES VÉRIFIÉES?

Il y a trois façons d'évaluer une théorie. La première est d'inspecter la **solidité de sa logique**. La cohérence est une qualité prisée, ce qui n'empêche pas que certaines théories importantes aient eu des incohérences qui ont été résolues avec le temps.<sup>7</sup>

La deuxième méthode est la **covariation**, et c'est en raison de cette seconde méthode que les chercheurs procèdent à la vérification d'hypothèses. Compte tenu d'une théorie selon laquelle A cause B, l'objectif est d'examiner les preuves disponibles pour déterminer si A et B sont covariants. Cependant, la corrélation n'est pas la causalité, ce qui signifie qu'il est nécessaire de montrer que A est

la cause de B et non l'inverse. Il est également nécessaire de montrer que certains facteurs C omis ne causent pas à la fois A et B. Pour traiter ces questions, les chercheurs ont recours à diverses techniques d'inférence causale, qui précisent comment tirer des conclusions sur les causes et les effets à partir des données observées. Essentiellement, l'inférence causale est une analyse corrélationnelle, utilisant un plan de recherche minutieux et des variables de contrôle appropriées pour dégager les effets causaux indépendants de A sur B.<sup>8</sup>

La troisième façon de tester une théorie est la **reconstitution de processus**. Il s'agit ici de déterminer si les mécan-

<sup>6</sup>Achen et Snidal (Achen et Snidal, 1989) illustrent l'instrumentalisme dans leur caractérisation de la théorie de la dissuasion : " La théorie de la dissuasion rationnelle est agnostique quant aux calculs réels que les décideurs effectuent. Il soutient qu'ils agiront comme s'ils résolvaient certains problèmes mathématiques, qu'ils les résolvent ou non. Tout comme Steffi Graf joue au tennis comme si elle avait fait des calculs rapides en physique newtonienne, la théorie de la dissuasion rationnelle prédit que les décideurs décideront d'aller en guerre comme s'ils s'attendaient à des calculs d'utilité. Mais ils n'ont pas besoin de les exécuter.

<sup>7</sup>Certains chercheurs soutiennent que la théorie formelle est particulièrement bien adaptée pour produire des arguments logiquement cohérents (voir Bueno de Mesquita et Morrow (Bueno De Mesquita et Morrow, 1999)). Pourtant, ils admettent que les théories non formelles peuvent aussi être logiquement cohérentes et que l'utilisation des mathématiques n'empêche pas les erreurs logiques. En effet, les preuves mathématiques complexes peuvent être moins accessibles et plus difficiles à vérifier. Comme le fait remarquer Melvyn Nathanson (Nathanson, 2009): plus la preuve est élémentaire, plus elle est facile à vérifier et plus sa vérification est fiable. De plus, nous pensons que la créativité et l'originalité sont plus importantes que la simple cohérence logique (voir Walt (Walt, 1999)).

<sup>8</sup>Bien que la recherche de covariation soit généralement associée à la recherche quantitative, elle est également possible dans une recherche qualitative ou dans les études de cas (voir King et al.(King, Keohane et Verba, 1994)).

<sup>9</sup>Sur les mécanismes causaux, voir (George et Bennett, 2004 ; Hedstrom et Ylikoski, 2010 ; Johnson, 2010 ; Mahoney, ; Waldner, 2007 ; Van Evera, 1997)

ismes causaux d'une théorie fonctionnent réellement dans le monde réel tel qu'il est décrit.<sup>9</sup> En d'autres termes, si une théorie soutient que A mène à B pour une raison particulière, alors il devrait être possible de recueillir des éléments pour déterminer si cela est vrai. Par exemple, certains chercheurs soutiennent que les démocraties ne se combattent pas parce qu'elles partagent un engagement commun en faveur du règlement pacifique des différends ; si tel est le cas, il devrait y avoir des éléments montrant que lorsque deux démocraties sont sur le point de se faire la guerre, elles s'abstiennent de combattre pour cette raison (Layne, 1994). Essentiellement, la reconstitution de processus se concentre sur l'examen de l'exactitude des explications qui sous-tendent les principales prédictions d'une théorie.

La reconstitution de processus est fondamentalement différente de la première méthode, qui cherche à déterminer si une théorie est logiquement cohérente : l'objectif est d'examiner la performance empirique de la logique explicative de la théorie. A cet égard, elle s'apparente à de la vérification d'hypothèses, qui porte également sur l'évaluation de la performance empirique.

Ces trois méthodes représentent trois façons valables d'évaluer les théories ; en fait, elles se complètent mutuellement. Dans un monde parfait, nous utiliserions toutes les méthodes, tout le temps, mais en réalité cette approche n'est pas toujours praticable. Les méthodes utilisées par un chercheur dépendent de la nature du casse-tête à résoudre, de la disponibilité d'éléments de preuves pertinents et de l'avantage comparatif sur les autres méthodes disponibles.

Contrairement au point de vue que nous défendons,

les instrumentistes ne croient pas que la reconstitution de processus soit un moyen utile de tester les théories. Pour eux, s'assurer qu'une théorie est logique et tester ses prédictions sont les seuls moyens valables de l'évaluer. Il n'est donc pas surprenant que les chercheurs qui s'appuient sur les statistiques pour évaluer des hypothèses adoptent souvent une épistémologie instrumentaliste, car ce qui importe est simplement de savoir si les variables indépendantes et dépendantes covarient comme prévu.

Comme nous l'avons déjà mentionné, aucune théorie en sciences sociales n'est exacte à 100 %. Mais si une théorie est mise à l'épreuve dans un grand nombre de cas et peut représenter la plupart d'entre eux, notre confiance en elle augmente. Si une théorie fait une fausse prédiction mais que d'autres tiennent le coup, nous la considérons quand même comme utile. En outre, une théorie faible peut parfois devenir plus utile parce que les conditions dans le monde réel changent. Par exemple, la théorie selon laquelle l'interdépendance économique décourage la guerre pourrait être plus valable aujourd'hui qu'elle ne l'était dans le passé parce que la mondialisation a rendu plus coûteux pour les grandes puissances de se battre entre elles (Brooks, 2007).

Enfin, la façon dont nous envisageons une théorie dépend en fin de compte de la façon dont elle se compare à celle de ses concurrents. Si nous savons qu'une théorie est imparfaite, mais que nous n'en avons pas de meilleure, il est logique de nous tenir à cette théorie malgré ses défauts, car nous ne pouvons pas fonctionner sans une sorte de théorie pour nous guider. Une théorie faible vaut mieux que pas de théorie du tout, et les théories erronées fournissent souvent le point de départ pour en concevoir de nouvelles et de meilleures.<sup>10</sup>

## LES VERTUS DE LA THÉORIE

La théorie est importante pour de nombreuses raisons. Premièrement, les théories fournissent des cadres généraux - le "tableau d'ensemble" - de ce qui se passe dans de nombreux domaines d'activité. Il n'est tout simplement pas possible de comprendre un monde infiniment complexe en recueillant faits après faits. Carl von Clausewitz l'a bien vu : "Quiconque jugeait nécessaire ou même utile de commencer la formation d'un

futur général en lui enseignant les moindre détails a toujours été moqué comme un ridicule pédant" (Von Clausewitz, 1976). Il poursuit en disant : "Aucune activité de l'esprit humain n'est possible sans un certain stock d'idées". En d'autres termes, nous avons besoin de théories.

Les théories fournissent des explications économes à

<sup>10</sup>Par exemple, les idées influentes de Thomas Schelling au sujet de la force de persuasion ne donnent pas de bons résultats lorsqu'elles sont mises à l'essai empiriquement. Néanmoins, des chercheurs comme Wallace J. Thies et Robert A. Pape ont commencé par les idées de Schelling lorsqu'ils ont élaboré leurs propres théories de la coercition militaire (voir Pape, (Pape, 1996); Schelling (Schelling, 1966); Thies (Thies, 1980))



un large éventail de phénomènes. Elles nous aident à interpréter ce que nous observons et à relier entre elles différentes hypothèses, ce qui fait des théories bien plus qu'une simple collection fragmentaire de résultats. C'est pourquoi les économistes regroupent les théories en écoles de pensée telles que le keynésianisme, le monétarisme, les anticipations rationnelles, l'économie comportementale, etc. Les chercheurs en relations internationales présentent leurs théories comme des "-ismes" pour à peu près la même raison.

Bien que la théorie soit nécessaire dans tous les domaines de la vie, plus le domaine est complexe et diversifié, plus nous sommes dépendants des cartes mentales pour nous aider à naviguer sur le terrain. Les relations internationales devraient donc accorder une grande valeur à la théorie, car ses membres cherchent à donner un sens à un univers particulièrement vaste et complexe. Comme le note David Lake *"les études internationales traitent du système social le plus vaste et le plus compliqué possible"* (Lake, 2011). Cette complexité, souligne-t-il, explique en partie *"la diversité des traditions de recherche"* dans ce domaine. De plus, les chercheurs ne peuvent pas présumer que les résultats obtenus dans un contexte s'appliqueront dans un autre, à moins qu'ils ne puissent invoquer une théorie qui explique pourquoi des contextes apparemment différents sont suffisamment similaires pour permettre la transposition. Pour ces raisons, les relations internationales reposent davantage sur la théorie que d'autres domaines des sciences politiques ou plus généralement des sciences sociales.

Deuxièmement, de puissantes théories peuvent révolutionner notre façon de penser. Elles transforment notre compréhension de questions importantes et expliquent des énigmes qui avaient peu de sens avant que la théorie ne soit disponible. Considérez l'impact de Charles Darwin sur la façon dont les gens pensaient les origines de l'espèce humaine et d'innombrables autres phénomènes. Avant que Darwin ne publie ses travaux fondamentaux sur l'évolution, la plupart des gens croyaient que Dieu avait un rôle clé dans la création de l'humanité. La théorie de Darwin a miné ce point de vue et a amené de nombreuses personnes à changer leur façon de penser Dieu, la religion et la nature même de la vie.

Dans une moindre mesure, considérons le "problème du passager clandestin" (*free rider*), qui touche de nombreux types d'action collective. Cette forme apparemment déroutante de comportement a été clarifiée lorsque Mancur

Olson (Olson, 1965) et d'autres ont expliqué pourquoi le passager clandestin est parfaitement rationnel dans de nombreuses circonstances. Ces nouvelles connaissances modifient également les comportements ultérieurs, car une fois que les gens comprennent la logique d'Olson, leur motivation pour se comporter en passager clandestin augmente. Une poignée d'hypothèses distinctes et bien vérifiées auraient eu beaucoup moins d'impact qu'une théorie simple et puissante comme celle de Darwin ou d'Olson.

Troisièmement, la théorie permet la prédiction, ce qui est essentiel pour la conduite de notre vie quotidienne, pour l'élaboration des politiques et pour l'avancement des sciences sociales. Chacun d'entre nous prend constamment des décisions qui ont des conséquences pour l'avenir et essaie de déterminer la meilleure stratégie pour atteindre les objectifs souhaités. En termes simples, nous essayons de prédire l'avenir. Mais comme de nombreux aspects de l'avenir sont inconnus, nous devons nous fier aux théories pour prédire ce qui arrivera probablement si nous choisissons une stratégie plutôt qu'une autre.

Quatrièmement, comme il ressort clairement de la discussion précédente, la théorie est essentielle pour diagnostiquer les problèmes politiques et prendre des décisions politiques. Les représentants du gouvernement prétendent souvent que la théorie est une préoccupation académique et non pertinente pour l'élaboration des politiques, mais ce point de vue est erroné. En fait, les décideurs doivent se fier à la théorie parce qu'ils tentent de façonner l'avenir, ce qui signifie qu'ils prennent des décisions dont ils espèrent qu'elles mèneront à un résultat donné. Pour faire simple, ils s'intéressent à la cause et à l'effet, ce qui est l'essence même de la théorie. Les décideurs ne peuvent pas prendre de décisions sans au moins une théorie vague pour leur dire à quels résultats s'attendre. Comme le note Robert Dahl, *"s'intéresser à la politique, c'est se concentrer sur la tentative de produire les effets escomptés. Par conséquent, la pensée politique est et doit être une pensée de causalité."*<sup>11</sup>

Cinquièmement, la théorie est essentielle à l'évaluation des politiques publiques (Chen, 1990). Une bonne théorie identifie des indicateurs que nous pouvons utiliser pour déterminer si une initiative particulière fonctionne, parce que des critères d'évaluation sont intégrés à la théorie. Par exemple, si la théorie de la contre-insurrection suggère que la clé de la victoire est de tuer un grand nombre d'insurgés, le dénombrement des corps est un repère évident pour évaluer le progrès de la campagne militaire. Mais si la théorie

<sup>11</sup>Cité dans Dessler (Dessler, 1991)

de la victoire identifie la conversion de l'opinion comme la clé du succès, alors des sondages d'opinion publique fiables seraient un meilleur indicateur. En bref, une évaluation correcte des politiques publiques dépend d'une bonne théorie.

Sixièmement, notre stock de théories permet la rétro-diction : la théorie nous permet de regarder le passé de différentes manières et de mieux comprendre notre histoire (Trachtenberg, 2006). Par exemple, l'hypothèse de la paix démocratique était à peine reconnue avant le début des années 1980, mais les chercheurs l'ont ensuite utilisée pour rendre compte de périodes de paix plus anciennes (Weart, 1998 ; Doyle, 1983). De même, l'interprétation des origines de la Première Guerre mondiale comme "culte de l'offensive" (Lynn-Jones, 1995 ; Van Evera, 1984) n'existait pas avant la création de la théorie de l'offense-défense au milieu des années 1970. Bien sûr, nous pouvons aussi tester une nouvelle théorie en nous demandant quels éléments historiques nous devrions trouver si la théorie est correcte. Enfin, les nouvelles théories, par définition, offrent d'autres façons d'expliquer les événements passés et, par conséquent, des outils pour critiquer les récits historiques existants.

Septièmement, la théorie est particulièrement utile lorsque les faits sont rares. En l'absence d'information fiable, nous n'avons pas d'autre choix que de nous fier à la théorie pour guider notre analyse. Comme Jack Snyder (Snyder, 1984-1985) l'a noté pendant la guerre froide, le manque de données fiables sur l'Union soviétique a rendu nécessaire le recours à la théorie pour comprendre ce qui se passait dans cette société fermée. Bien sûr, on court toujours le risque d'appliquer une théorie familière à une situation trop différente pour qu'elle soit applicable. Mais, lorsque l'information fiable est trop coûteuse à obtenir, nous sommes obligés de nous fier davantage à la théorie.

La théorie peut être particulièrement utile pour comprendre des situations nouvelles, les situations pour lesquelles nous avons trop peu de précédents historiques pour guider notre réflexion. Par exemple, l'invention des armes nucléaires en 1945 a créé un nouvel ensemble de problèmes

stratégiques qui ont mené à l'invention de la théorie de la dissuasion et d'autres idées connexes (Kaplan, 1983 ; Wohlstetter, 1959). De même, de nouveaux défis environnementaux ont inspiré les travaux d'Elinor Ostrom, lauréate du prix Nobel, sur une gestion plus efficace des ressources naturelles (Ostrom, 1990). Enfin, l'avènement de l'unipolarité nous oblige à élaborer de nouvelles théories pour expliquer comment cette nouvelle configuration du pouvoir va affecter la politique mondiale (Ikenberry, Mastanduno et Wohlforth, 2011 ; Monteiro, 2011-2012 ; Wohlforth, 1999).

Huitièmement, comme nous le verrons plus en détail ci-dessous, la théorie est essentielle à la réalisation de vérifications empiriques valides. Les vérifications d'hypothèse dépendent d'une théorie bien développée ; dans le cas contraire, tous les tests que nous effectuons sont susceptibles d'avoir une valeur limitée. En particulier, notre stock de théories peut suggérer des facteurs de causalité que les chercheurs n'auraient peut-être pas reconnus et donc omis dans leur analyse. De plus, les théories sont essentielles pour définir les concepts clés, les rendre opérationnels et construire des ensembles de données appropriés. Il faut bien comprendre la théorie testée afin de savoir si les choses mesurées ou comptées reflètent fidèlement les concepts en jeu.<sup>12</sup>

En résumé, la démarche des sciences sociales consistent à développer et à tester des théories. Ces deux activités sont essentielles à l'entreprise académique. Il y a donc deux dangers possibles :

1. des théories qui accordent trop peu d'attention aux vérifications ; et
2. des vérifications qui accordent trop peu d'attention à la théorie.

Comme toute discipline doit exécuter les deux activités, la question clé est de trouver l'équilibre optimal entre elles. Comme nous allons le montrer, l'équilibre en matière de RI s'est déplacé de la théorie à la vérification simpliste d'hypothèses, et ce au détriment de notre champ.

<sup>12</sup>La théorie n'est pas nécessaire pour identifier les énigmes qui peuvent amener les chercheurs à inventer de nouvelles hypothèses. Parfois, les chercheurs observent quelque chose dans les données qu'aucune théorie ne peut expliquer, alors ils essaient de trouver une histoire pour en rendre compte. Les théories existantes aident cependant les chercheurs à identifier ces anomalies chaque fois que ce qu'ils observent va à l'encontre de leurs croyances sur le fonctionnement du monde. Les chercheurs peuvent également utiliser des tests d'hypothèse pour déterminer laquelle des deux théories concurrentes est la plus prometteuse, même si les théories elles-mêmes ne sont pas bien développées. Shapiro et Weidmann (Shapiro et Weidmann, 2012) sont un bon exemple de ce genre de travail.

# QU'EST-CE QU'UNE VÉRIFICATION SIMPLISTE D'HYPOTHÈSES ?

Ce que nous appelons la vérification "simpliste" d'hypothèses consiste à choisir dans un premier temps un phénomène particulier (la variable dépendante), qui est souvent un sujet familier comme la guerre, le comportement des alliances, la coopération internationale, le respect des droits de l'Homme, etc., puis d'identifier une ou plusieurs variables indépendantes qui pourraient expliquer une variation importante de cette variable dépendante. Ces variables indépendantes peuvent être identifiées à partir de la littérature existante ou en inventant une nouvelle hypothèse. Chacune de ces hypothèses met donc en évidence une différente cause possible du phénomène à l'étude.

Le(s) chercheur(s) sélectionne(nt) ensuite des ensembles de données contenant des mesures des variables indépendantes et dépendantes, ainsi que les variables de contrôle jugées importantes pour faire des inférences causales valables. S'il n'existe pas d'ensemble de données approprié,

de nouveaux ensembles de données doivent être compilés. Enfin, les hypothèses sont mises à l'essai les unes par rapport aux autres, habituellement au moyen d'un modèle de régression, en utilisant diverses techniques statistiques pour traiter l'endogénéité, la colinéarité, les variables omises ou d'autres sources de biais.

Le but ultime de cette approche est de mesurer la covariation entre les différentes variables indépendantes et la variable dépendante, afin de déterminer quelles variables indépendantes ont le plus grand impact causal.<sup>13</sup> L'analyse quantitative avec un  $n$  suffisamment élevé est généralement l'approche préférée, car elle est considérée comme la méthode la plus fiable pour mesurer l'influence causale (**King, Keohane et Verba, 1994**). Le résultat souhaité est une ou plusieurs hypothèses bien vérifiées, qui s'accumulent dans un ensemble de connaissances sur le comportement international.

## QUEL RÔLE JOUE LA THÉORIE ?

Dans la plupart des cas, les chercheurs qui vérifient des hypothèses ne s'engagent pas dans de la pure induction, il ne se contentent pas d'agiter sans réfléchir leurs données à la recherche de corrélations intéressantes. Néanmoins, la théorie joue un rôle modeste dans une grande partie de leur travail. Bien que les hypothèses testées soient parfois tirées de la littérature existante, relativement peu d'attention est accordée à expliquer comment ou pourquoi une variable indépendante particulière pourrait causer la variable dépendante. En d'autres termes, peu d'efforts intellectuels sont consacrés à l'application attentive des théories existantes, c'est-à-dire à l'identification des microfondements

et des logiques causales qui sous-tendent les différentes hypothèses. Il n'y a pas non plus tellement d'efforts consacrés à déterminer comment les différentes hypothèses se rapportent les unes aux autres ou à affiner la théorie elle-même.

L'accent est plutôt mis sur la vérification des hypothèses elles-mêmes. Une fois qu'un chercheur peut présenter une histoire plausible expliquant pourquoi A pourrait avoir un effet sur B, l'étape suivante consiste à recueillir des données et à voir si une relation statistiquement significative peut être trouvée. La littérature scientifique considère que la vérité réside dans les données, et ce qui importe le plus, c'est

<sup>13</sup>Cette approche consiste à s'éloigner de la construction de modèles multivariés qui incluent toutes les variables pertinentes nécessaires pour tenir compte d'un phénomène particulier (mais pas plus), et à privilégier des modèles visant à évaluer l'impact relatif de différentes variables explicatives. Comme le note James L. Ray (**Ray, 2003**):

"les modèles généraux visant la meilleure adéquation au modèle dans son ensemble semblent avoir cédé la place presque entièrement à des modèles dont l'objectif fondamental est d'évaluer l'impact d'un facteur clé. Des variables au-delà de ce facteur clé sont ajoutées presque entièrement afin de fournir une évaluation plus sophistiquée, plus approfondie et plus rigoureuse d'une hypothèse clé en question.... Plus précisément, des variables de contrôle sont ajoutées aux modèles multivariés afin de voir si la relation d'intérêt particulier persiste."

la vérification empirique. Comme le fait remarquer James Johnson (**Johnson, 2010**), les partisans de cette approche "ont mis l'accent sur la performance empirique en tant que critère d'évaluation principal, peut-être exclusif, de l'enquête sociale et politique, renforçant une tendance qui était cependant injustifiée".

Il convient de noter que cette approche conduit à un instrumentalisme de fait. Certains chercheurs reconnaissent l'importance des mécanismes causaux, mais leur approche ne cherche pas à préciser les mécanismes qui relient les variables indépendantes et dépendantes, et n'accorde pratiquement aucune attention à leur exploration directe. Ils se concentrent sur la mesure de la covariation. La recherche de la raison pour laquelle une association est observée - ce qui

est le but de la théorie - est laissée de côté.

Répétons-le : la théorie joue un rôle d'arrière-plan dans les validations d'hypothèses actuelles, en ce sens que les hypothèses sont souvent vaguement fondées sur des travaux théoriques antérieurs et ont généralement une certaine plausibilité *a priori*. Mais l'accent est mis sur la vérification d'hypothèses rivales à l'aide des techniques statistiques les plus récentes. L'équilibre entre la création et le perfectionnement de la théorie, d'une part, et la vérification empirique, d'autre part, favorise fortement cette dernière. La théorie ne joue pas non plus un rôle majeur dans l'orientation du processus de vérification d'hypothèses.

## QUELS PROBLÈMES DÉCOULENT D'UNE ATTENTION INSUFFISANTE À LA THÉORIE ?

On imagine de prime abord que privilégier la vérification d'hypothèses serait une bonne voie à suivre si une telle démarche produisait une quantité importante de savoir utile. Cela ne semble toutefois pas être le cas, même si le nombre de chercheurs et de publications utilisant cette approche a considérablement augmenté. Comme le note Achen dans une critique générale de la pratique méthodologique en science politique, "Même à l'extrémité la plus quantitative de la profession, beaucoup de travaux empiriques contemporains ont peu de valeur scientifique à long terme" (**Achen, 2002**). Ou, comme le soulignent Beck et al., "Malgré d'immenses collectes de don-

nées, des publications dans des revues prestigieuses et des analyses sophistiquées, les résultats empiriques de la littérature quantitative sur les conflits internationaux sont souvent peu satisfaisants.... Au lieu de découvrir de nouvelles tendances durables et systématiques... les gens qui étudient les conflits internationaux se battent avec leurs données pour pouvoir dire qu'ils ont atteints quelque chose qu'on peut appeler une conclusion" (**Beck, King et Zeng, 2000**). Une telle absence de progrès n'est pas surprenante, dans la mesure où la vérification simpliste d'hypothèses est une démarche fondamentalement problématique, comme nous allons le montrer.

## DES MODÈLES MAL SPÉCIFIÉS

Les modèles utilisés pour vérifier les hypothèses sont des représentations statistiques d'une théorie qu'on met à l'épreuve. Par conséquent, même un test sophistiqué ne nous dira rien de pertinent si le modèle n'est pas conforme à la théorie en question. Ainsi, pour effectuer des vérifications valides, nous devons comprendre comment les variables de la théorie s'assemblent et les vérifications d'hypothèse doivent être conçues en tenant compte des hypothèses et de la structure de la théorie.

Une variable importante est omise d'un modèle de régression, les autres coefficients du modèle seront biaisés. Ce problème est généralement traité comme une question méthodologique, mais il s'agit en fait d'une question théorique. Plus précisément, prétendre qu'une variable clé a été omise est une autre façon de dire que la théorie sous-jacente sur laquelle le test est fondé est incomplète. Comme toute forme d'erreur de spécification, le problème est que le modèle statistique utilisé pour vérifier l'hypothèse n'est pas conforme aux relations causales réelles entre les variables clés. Dans de telles circonstances, des coefficients de régression élevés et des

Considérons la question des variables omises. Si une vari-

erreurs-types faibles ne sont pas une garantie de validité.<sup>14</sup>

Le même principe s'applique à la question bien connue du biais de sélection. Ce problème est aussi souvent traité comme une question méthodologique, mais il survient parce qu'un mécanisme causal sous-jacent affecte les données observées d'une manière qui n'a pas été prise en compte par le chercheur, ce qui fausse les estimations de l'impact causal.

Pour le voir clairement, examinons la critique de James Fearon à l'égard de Paul Huth et les analyses de Bruce Russett sur la dissuasion étendue.<sup>15</sup> Huth et Russett testent un certain nombre d'hypothèses sur les facteurs qui rendent la dissuasion plus efficace, en se concentrant sur l'équilibre du pouvoir et l'équilibre des intérêts. Comme la plupart des travaux publiés dans cette tradition, leurs résultats varient en fonction du modèle spécifique estimé. Par exemple, dans certains de leurs modèles, l'impact des armes nucléaires n'est pas statistiquement significatif ; dans d'autres, la possession d'armes nucléaires a un effet positif. Huth et Russett constatent qu'un équilibre des forces favorable augmente les chances de succès de la dissuasion, tandis que les travaux plus récents de Huth montrent que l'équilibre des intérêts n'a guère d'effet sur le succès de la dissuasion (Huth, 1988).

Fearon utilise un modèle de négociation simple pour montrer comment les États tiennent compte de l'équilibre des pouvoirs et des intérêts avant d'entrer en crise, et ne procèdent que lorsqu'ils sont raisonnablement confiants de réussir. En d'autres termes, les États se sélectionnent eux-mêmes dans les crises, créant ainsi les données historiques qui sont utilisées pour tester différentes hypothèses. Ces effets de sélection doivent être pris en compte lors de l'estimation de l'impact de ces facteurs sur le succès ou l'échec de la dissuasion.

Fearon utilise ce point de vue pour réinterpréter les données de Huth et Russett et obtenir des résultats différents

et plus cohérents. Le fait est que la théorie sous-jacente de Fearon - son image de la façon dont les États interagissent et dont les différents éléments de la dissuasion sont liés - diffère de la théorie employée par Huth et Russett. C'est cette révision théorique qui conduit à des résultats empiriques plus convaincants. Comme le note Fearon : "la construction des ensembles de données et l'interprétation des résultats empiriques tendent à être fortement influencées par l'appareil théorique implicite ou explicite utilisé par l'analyste" (Fearon, 1994).

Même lorsque le biais de sélection n'est pas un problème et que nous avons identifié les variables indépendantes pertinentes, nous avons encore besoin de la théorie pour nous dire comment elles sont liées entre elles. Pour prendre un exemple simple, si X provoque Y par l'intermédiaire d'une variable intermédiaire Z, et que nous insérons Z dans l'équation de régression comme variable de contrôle, la relation causale estimée entre X et Y va diminuer ou disparaître. Cela pourrait nous amener à conclure à tort que X n'a eu aucun effet sur Y. En fait, le simple fait d'insérer des variables de contrôle dans un modèle statistique peut être problématique si cela est fait parce qu'on soupçonne qu'elles ont une certaine incidence sur la variable dépendante, mais qu'il n'existe aucune base théorique concrète pour cette conviction. Sans bonne théorie, en bref, nous ne pouvons pas construire de bons modèles ou interpréter correctement les résultats statistiques.<sup>16</sup>

De plus, il est essentiel de comprendre comment les variables s'imbriquent les unes dans les autres pour choisir les procédures statistiques appropriées. En d'autres termes, vous devez en savoir beaucoup sur la théorie sous-jacente pour savoir quel type de modèle statistique utiliser. Pourtant, comme le soulignent Braumoeller et Sartori (Braumoeller et Sartori, 2004), de nombreux chercheurs en RI n'accordent pas beaucoup d'attention à cette question. Selon eux, "les chercheurs empiriques consacrent souvent trop d'efforts à calculer

<sup>14</sup>Ce problème est aggravé si les chercheurs écartent les modèles qui ne " fonctionnent " pas et ne rapportent que les résultats qui atteignent un certain niveau canonique de signification statistique. Philip Schrodtt nous avertit en ces termes (Schrodtt, 2006) :

"l'omniprésence de la recherche statistique exploratoire a rendu le test de signification fréquentiste traditionnel presque vide de sens. Des modèles alternatifs peuvent maintenant être testés avec quelques clics de souris et quelques secondes de calcul. .... Pratiquement toutes les recherches publiées ne rapportent maintenant que la pointe finale d'un iceberg de dizaines de formulations alternatives non publiées. En principe, les tests de signification pourraient être ajustés pour tenir compte de cela, mais dans la pratique, ils ne le sont pas."

<sup>15</sup>Voir Fearon (Fearon, 1994), Huth et Russett (Huth et Russett, 1984 ; Huth, 1988 ; Huth, 1990)

<sup>16</sup>Citant Hubert Blalock, James L. Ray (Ray, 2003) le souligne :

si l'on ajoute une variable intermédiaire à un modèle multivarié et que cette modification élimine l'association statistique entre le facteur explicatif clé original évalué et la variable de résultat, on s'est alors engagé dans l'" interprétation " de cette relation. Une telle " interprétation " ne rend pas la relation originale en question moins intéressante. Au contraire, " par l'interprétation, on ne fait que la rendre plus plausible en trouvant les liens intermédiaires ". Il s'agit d'une situation fondamentalement différente de celle résultant de l'ajout d'une variable confusionnelle potentielle à un modèle qui élimine la corrélation entre les variables indépendantes et dépendantes initiales. Dans ce cas, on découvre qu'il y a quelque chose de radicalement erroné dans la notion que X cause Y.

des corrélations avec peu ou pas d'attention à la théorie...[et] imposent souvent un modèle statistique à la théorie au lieu d'élaborer un modèle pour tester la théorie". En particulier, le modèle de régression linéaire qui est couramment utilisé pour vérifier les hypothèses donne des résultats erronés lorsque la relation entre les variables clés est non linéaire, conjoncturelle ou réciproque.

Par exemple, si la relation entre la démocratisation et la guerre est curvilinéaire (**Mansfield et Snyder, 2007**), la démarche qui consiste à tester cette hypothèse avec un modèle linéaire est susceptible de donner des résultats biaisés. Comme le souligne Philip Schrodt (**Schrodt, 2006**), "pour

de nombreux ensembles de données couramment rencontrés en recherche politique, les modèles linéaires ne sont pas seulement mauvais, ils sont vraiment, vraiment mauvais".

Ou comme l'observe Achen : "Les listes de variables entrées linéairement dans les modèles de régression, les modèles probit, logit et autres modèles statistiques n'ont aucun pouvoir explicatif sans autre argument. Le simple fait de déposer des variables dans des programmes SPSS, STATA, S ou R ne sert à rien, peu importe la puissance ou la nouveauté des estimateurs. En l'absence d'arguments soigneusement étayés, les résultats appartiennent à la poubelle statistique." (**Achen, 2005**)

## DES MESURES TROMPEUSES

La validité des vérifications d'hypothèse dépend de l'existence de mesures correspondant aux concepts sous-jacents à l'étude. Pour ce faire, il faut porter une attention particulière à la théorie, afin de s'assurer que les concepts clés sont définis avec précision et que les indicateurs utilisés pour les mesurer reflètent les concepts ainsi que les relations causales décrites dans la théorie.

Malheureusement, les travaux contemporains font face à d'importants problèmes de mesure, en partie à cause de l'attention insuffisante accordée à la théorie. Par exemple, Alexander Downes et Todd Sechser (**Downes et Sechser, 2012**) montrent que des vérifications d'hypothèse qui semblent confirmer l'impact des "coûts d'audience" ont mesuré plusieurs concepts clés d'une manière qui ne correspond pas à la logique de la théorie : selon la théorie du coût d'audience, les États démocratiques en situation de crise font des menaces plus crédibles que les régimes autoritaires, car les dirigeants démocratiques savent qu'ils paieront un prix politique s'ils cèdent en public. Cette préoccupation les rend moins susceptibles de bluffer, de sorte que toute menace qu'ils font devrait être prise plus au sérieux et être plus efficace que les menaces faites par les autocrates.

Compte tenu de la logique de la théorie, il n'est pas possible de tester l'hypothèse en question correctement sans comparer l'efficacité des menaces publiques explicites émises par les principaux responsables des régimes démocratiques avec celles des régimes autoritaires. Les mesures de la variable dépendante doivent également identifier le résultat de chaque confrontation et si la ou les cibles d'une menace don-

née s'y sont conformées ou non. Malheureusement, les bases de données précédemment utilisées pour tester la théorie - la base *Militarized Interstate Dispute* ou *International Crisis Behavior* - ne répondent à aucun de ces critères. En particulier, (1) elles comprennent de nombreuses crises pour lesquelles aucune menace explicite n'a été proférée, (2) elles incluent la menace d'actions non autorisées par les dirigeants nationaux ; et (3) elles codent les résultats de la crise d'une façon qui ne permet pas de déterminer si les menaces ont été couronnées de succès ou non. Lorsque des données plus appropriées sont utilisées, les coûts d'audience ne semblent pas donner d'avantage aux dirigeants démocratiques.

L'ouvrage de Dan Reiter et Allan Stam (**Reiter et Stam, 2002**), *Democracies at War*, offre un autre exemple d'une étude sophistiquée qui contient néanmoins des mesures douteuses de concepts clés. Ils soutiennent que les démocraties sont plus performantes en temps de guerre, en partie parce qu'elles ont une "culture politique libérale" qui encourage l'individualisme, ce qui, à son tour, produit des soldats qui font preuve de plus d'initiative au combat. Leur analyse empirique semble appuyer cette affirmation, mais les mesures qu'ils utilisent pour mettre cette idée ne reflètent pas les concepts fondamentaux de la théorie.

Comme le souligne Risa Brooks (**Brooks, 2003**), Reiter et Stam mesurent la "culture politique libérale" à l'aide des scores donnés au type de régime existant dans les pays, à partir de la base de données POLITY III. Pourtant, cet ensemble de données ne contient aucune mesure directe de la culture politique, et encore moins du libéralisme. Il

code plutôt le niveau de démocratie d'un État en mesurant la compétitivité électorale et d'autres caractéristiques institutionnelles. Parce que les États peuvent être formellement démocratiques mais non libéraux, un score élevé dans l'indice POLITY est au mieux vaguement lié au concept - "culture politique libérale" - qui est censé déterminer la performance militaire. Pour empirer les choses, Reiter et Stam mesurent l'"initiative" en utilisant un ensemble de données qui semble coder quel(s) commandant(s) a lancé la première attaque dans une bataille donnée. Cet indicateur, cependant, ne mesurerait pas l'initiative des petites unités ou des soldats, qui est la variable dont dépend leur argument.

De toute évidence, ces problèmes de mesure sont en partie dus à la complexité conceptuelle de la politique inter-

nationale elle-même. Les chercheurs n'ont pas de moyens simples de mesurer de nombreux concepts clés ni même de s'entendre de façon générale sur la façon dont ces concepts devraient être définis. Par exemple, il n'y a pas de consensus sur la façon dont le pouvoir national devrait être conceptualisé ou sur la manière dont il devrait être mesuré. Des problèmes similaires se posent avec des concepts tels que la polarité, la coercition ou la coopération internationale. Même si les méthodes statistiques employées sont très rigoureuses, elles ne nous mèneront pas bien loin si elles reposent sur des concepts vagues. Les chercheurs devraient donc accorder autant d'importance à la mise au point des concepts et à leur mesure qu'à la vérification des hypothèses elle-même. Une fois de plus, nous constatons l'inéluctable besoin de théorie.

## DE MAUVAISES DONNÉES

La faible qualité d'une grande partie des données en relations internationales et l'importance que nous accordons à des phénomènes qui sont rares ou qui ne se sont jamais produits représentent un autre problème pour la vérification simpliste d'hypothèses. Dans un monde parfait, nous testerions des hypothèses avec une abondance de données très fiables. Mais contrairement à un domaine comme le vote où les données fiables sont abondantes, les données sur les relations internationales sont généralement médiocres. Considérons, par exemple, que les estimations contemporaines du nombre de morts civiles résultant de l'invasion de l'Irak par les États-Unis en 2003 vont de moins de 100 000 à environ 1,2 million, même si ce conflit a suscité une attention considérable (Tapp, 2008). Si la guerre en Irak est sujette à une telle incertitude, pouvons-nous faire confiance aux bases de données standard qui portent sur un passé lointain ? En fait, malgré les efforts considérables déployés par les chercheurs, les bases de données existantes sur le pouvoir relatif, le terrorisme, le respect des droits de l'Homme et une foule d'autres sujets demeurent d'une fiabilité douteuse.<sup>17</sup>

Pire encore, une grande partie des données brutes qui entrent dans les bases de données standard sont générées par différentes agences dans différents pays et, dans de nom-

breux cas, ne sont pas directement comparables. Même une mesure apparemment simple telle que les dépenses de défense ne peut pas être directement comparée d'un pays à l'autre, car chaque État inclut des éléments différents sous cette rubrique et calcule le chiffre différemment (Van Evera, 2009). Les chercheurs en RI sont conscients de ces problèmes et se sont efforcés de les résoudre, mais les limites des données disponibles restent impressionnantes.

Ces problèmes de données peuvent mener à des pratiques de recherche douteuses. Comme on l'a vu plus haut, les chercheurs qui ne disposent pas de données fiables pour une variable clé sont incités à utiliser n'importe quel indicateur facilement disponible, même s'ils ne saisissent pas vraiment les concepts pertinents. De plus, les évaluateurs et autres tiers à la recherche exigent souvent des chercheurs qu'ils augmentent leur  $n$  pour se rapprocher des standards statistiques employés dans les autres domaines, ce qui peut les amener à inclure des cas où les données sont faibles alors qu'ils auraient dû se concentrer sur un plus petit nombre de cas où les données sont plus fiables.<sup>18</sup>

Enfin, la vérification d'hypothèses est limitée lorsqu'il s'agit de phénomènes où l'univers des cas est restreint,

<sup>17</sup>Par exemple, Alastair Iain Johnston (Johnston, 2012) a examiné le codage des cas chinois de 1992 à 2001 dans l'ensemble de données MID et a trouvé des erreurs dans 12 cas sur 28.

<sup>18</sup>Comme le fait remarquer Van Evera (Van Evera, 2009), "Nous en savons beaucoup sur les vingt cas les plus riches en données du déclenchement de la guerre. ... Mais les données s'amincissent rapidement au fur et à mesure que nous descendons de la liste des guerres riches en données à celles pauvres en données. Toutefois, il peut être difficile de se concentrer sur des cas bien documentés s'ils ne constituent pas un échantillon aléatoire de l'ensemble de l'univers."

voire inexistant, comme dans les révolutions sociales ou les guerres nucléaires. Les méthodes statistiques standard ne fonctionneront pas dans ces situations (**Beck, King et Zeng, 2000**), forçant les chercheurs à se fier à la théorie, aux méthodes qualitatives ou à d'autres techniques pour étudier des événements rares (**King et Zeng, 2001**). Essayer de résoudre ce problème en augmentant simplement le nombre d'observations "peut pousser les chercheurs à comparer des cas qui ne sont pas analytiquement équivalents" (**Brady et Collier, 2004 ; Sartori, 1970**).

Comme nous l'avons dit à maintes reprises, la vérification d'hypothèses est une partie nécessaire des sciences sociales. Sur le plan pratique, toutefois, les limites inhérentes au domaine des RI laissent à penser que les vérifications simplistes d'hypothèses n'accompliront pas autant de progrès que ne le croient ses praticiens. Les chercheurs doivent plutôt utiliser la théorie pour éclairer et guider le processus d'évaluation.

## L'ABSENCE D'EXPLICATION

Comme l'illustre l'exemple bien connu de l'hypothèse de la paix démocratique, même des régularités empiriques bien confirmées ne s'expliquent pas d'elles-mêmes. Une corrélation solide qui se produit pour une raison inconnue nous laisse sceptiques jusqu'à ce qu'une explication convaincante - en d'autres termes, une théorie - soit donnée.<sup>19</sup>

Ainsi, en surestimant l'importance accordée à la vérification d'hypothèses, on court le risque de produire un nombre sans cesse croissant de constatations empiriques sans déterminer comment elles sont liées les unes aux autres. Si l'on teste plusieurs hypothèses intégrant différentes variables indépendantes et que l'on trouve des arguments en faveur de certaines mais pas d'autres, les résultats empiriques à eux seuls ne nous disent pas pourquoi il en est ainsi. Comme le fait remarquer David Dessler (**Dessler, 1991**), "si l'intégration théorique implique un "enchaînement" des résultats de recherche, et pas seulement une simple énumération côte à côte de ceux-ci... l'hétérogénéité des variables indépendantes est un obstacle à l'intégration dans la mesure où il nous manque une justification pour placer ces facteurs très différents les uns par rapport aux autres".

Par exemple, Reiter et Stam, dans *Democracies at War*, testent un certain nombre d'hypothèses concurrentes sur la performance en temps de guerre, mais, comme le fait remarquer Brooks, "il n'offrent jamais d'argument déductif pour expliquer pourquoi certains facteurs devraient être plus puissants que d'autres.... Au contraire, Reiter et Stam testent un large éventail d'hypothèses... trouvent un soutien empirique pour trois,

puis offrent ces résultats comme explication. Par conséquent, leur argumentaire sur ce qu'il y a de spécifiques aux démocraties se lit comme un cumul d'hypothèses disparates, sans véritable moteur d'analyse pour diriger le tout" (**Brooks, 2003**).

La littérature récente sur le "changement de régime imposé par l'étranger" offre un autre exemple de ce problème.<sup>20</sup> Ces travaux visent généralement à déterminer si de tels changements mènent à des résultats positifs (p. ex. démocratie, réduction des risques de guerre civile, amélioration du respect des droits de la personne, etc.). D'une certaine façon, cette littérature est exemplaire en sciences sociales, surtout compte tenu de la difficulté d'estimer l'impact causal d'un instrument politique spécifique comme l'intervention militaire sur les conditions politiques et économiques ultérieures.<sup>21</sup>

Les meilleurs travaux dans ce genre ont généré des généralisations empiriques utiles, telles que la constatation que l'éviction d'un gouvernement étranger augmente le risque de guerre civile, en particulier dans les sociétés pauvres ou divisées. Mais il nous manque encore une explication globale de ces résultats. Ainsi, même dans des circonstances heureuses où les concepts sont clairs et les données disponibles sont bonnes, un ensemble d'hypothèses confirmées ne peut à lui seul nous fournir une description cohérente et intégrée des phénomènes en question. Ce qui manque, c'est à la fois une explication convaincante de chaque hypothèse individuelle et une histoire plus large sur la façon dont elles s'articulent.

<sup>19</sup>Certains chercheurs soutiennent que l'absence de guerre entre les démocraties est un artefact statistique ou est due à la politique des grandes puissances ou à un autre facteur (**Farber et Gowa, 1995 ; Gibier, 2007 ; Gowa, 1999**). Si c'est vrai, alors la paix démocratique n'existe pas. Comme toujours, la signification de toute découverte empirique dépend de l'interprétation théorique.

<sup>20</sup>Les œuvres représentatives comprennent Pickering et Peceny (**Pickering et Peceny, 2006**), Peic et Reiter (**Peic et Reiter, 2011**), Downes et Monten (**Downes et Monten, 2013**) et Downes (**Downes, 2010**).

<sup>21</sup>De telles études doivent faire face à de puissants effets de sélection et à un biais variable potentiellement omis, ce qui explique pourquoi certains chercheurs travaillant dans ce domaine ont eu recours à des techniques d'appariement pour renforcer la validité de leurs résultats.



## L'ABSENCE DE CUMULATIVITÉ

Les partisans de la vérification d'hypothèses imaginent que cette approche produira un nombre croissant de constatations empiriques bien confirmées et mènera à une accumulation plus rapide de connaissances sur les affaires internationales. Toutefois, cette accumulation n'a pas vraiment lieu, et ce pour plusieurs raisons interdépendantes.

Pour commencer, les données sur lesquelles se fondent bon nombre de ces études sont imparfaites, comme nous l'avons mentionné précédemment. De même, comme les chercheurs examinent les mêmes questions à l'aide de bases de données différentes, sur des périodes différentes, définissant des termes clés de différentes façons ou utilisant des techniques différentes pour l'analyse, les travaux publiés produisent souvent des résultats incompatibles ou non comparables. Comme Beck, King et Zeng le notent : *"les résultats statistiques semblent varier d'un article à l'autre et d'une spécification à l'autre. Toutes les relations sont habituellement statistiquement faibles, avec de larges intervalles de confiance, et elles varient considérablement avec de légers changements dans les spécifications, la construction de l'indice et le choix de la base de données."* (Beck, King et Zeng, 2000)

Si l'on ne fait pas un effort sérieux pour concilier ces diverses études et les intégrer dans un cadre commun - ce qui est la tâche de la théorie - il y a peu de chances que les connaissances produites par cette batterie de tests hétéroclites puissent être cumulatives. Si plusieurs articles publiés sur un sujet donné contiennent des résultats statistiquement significatifs mais substantiellement différents et qu'il n'y a pas de théorie pour nous guider, comment décider quel article croire ?

Par exemple, dans une évaluation, généralement positive, de la littérature sur les rivalités entre États, John Vasquez et Christopher Leskiw notent que *"les différences dans l'opérationnalisation ont conduit différents chercheurs à construire différentes listes de rivalités [durables]"*, chacun étant *"très sceptique"* quant aux définitions et listes utilisées par les autres (Vasquez et Leskiw, 2001). Comme l'indique clairement le travail de Vasquez et Leskiw, les différences de définition et de méthodologie entre les études concurrentes ont donné lieu à un ensemble croissant de constatations em-

piriques, mais n'ont pas donné lieu à une synthèse plus large ou à une explication générale des divers résultats positifs et négatifs. Au lieu de cela, nous obtenons des généralisations du genre suivant : *"Les dyades qui se disputent dans des conflits territoriaux ont une plus grande probabilité d'entrer en guerre"*, ou *"Les rivaux [de longue date] ont une plus grande probabilité d'entrer en guerre"* (Vasquez et Leskiw, 2001). Mais on ne sait toujours pas pourquoi ces concepts affectent les chances d'entrer en guerre.

La volumineuse littérature sur les guerres ethniques et civiles manque également de cumulativité, pour les mêmes raisons. Une évaluation récente des trois dernières décennies de recherche a révélé que des études empiriques de premier plan donnent souvent des résultats très différents, parce qu'elles *"attachent des interprétations différentes aux variables clés"*, *"diffèrent dans leur codage des guerres civiles"*, *"reposent sur des modèles empiriques quelque peu ad hoc"* et utilisent différentes variables explicatives, dont beaucoup sont *"plausiblement endogènes, biaisant les autres estimations dans des directions inconnues"*. Les auteurs concluent : *"en fin de compte, le travail empirique devrait viser à distinguer les mécanismes théoriques concurrents qui expliquent le mieux l'incidence, la conduite et la nature de la guerre civile, mais cet objectif est encore loin d'être atteint"* (Blattman et Miguel, 2010).<sup>22</sup>

Ces exemples suggèrent que la vérification simpliste d'hypothèses ne produira pas les progrès cumulatifs auxquels s'attendent ses défenseurs. En effet, ces pratiques peuvent même conduire le même auteur à tenir des affirmations contraires dans différents articles, sans fournir d'explication pour les différents résultats.

Par exemple, Jason Lyall constate que la violence "aveugle" de l'armée russe a réduit les attaques des insurgés en Tchétchénie (Lyall, 2009). Un deuxième article a constaté que les rafles contre-insurrectionnelles menées par les forces tchétchènes locales étaient plus efficaces que les rafles menées par des unités russes ou mixtes russo-tchétchènes, principalement parce que les forces purement tchétchènes traitaient la population locale d'une manière plus sélective (Lyall, 2010). Ainsi, dans le premier article, la violence aveugle est la clé pour vaincre les insurgés tchétchènes, mais

<sup>22</sup>Elisabeth Jean Wood (Wood, 2003) est d'accord : *"L'émergence et l'évolution des conflits d'identité sont extrêmement difficiles à suivre statistiquement pour diverses raisons. En conséquence, les conclusions pertinentes sont souvent contradictoires"*. Hegre et Sambanis (Hegre et Sambanis, 2006) ont effectué une analyse de sensibilité globale de la littérature sur la guerre civile et concluent qu'aucune étude à ce jour n'a produit une justification théorique claire pour le modèle utilisé dans les tests économétriques. Nous ne connaissons pas le modèle de guerre civile. Voir aussi Cederman et al (Cederman, Wimmer et Min, 2010).

dans le deuxième article, les tactiques discriminatoires sont jugées plus efficaces.

Lyall et un co-auteur ont publié un troisième article affirmant que le recours à des armées plus mécanisées est "associé à une probabilité accrue de défaite de l'État" dans les campagnes anti-insurrectionnelles (Lyall et Wilson, 2009). Cette constatation semble toutefois en contradiction avec les affirmations du premier article, car l'armée russe était très mécanisée et les tactiques aveugles qui auraient fonctionné en Tchétchénie consistaient principalement en des bombardements massifs d'artillerie. Chacune de ces trois études peut être défendable en soi et on peut penser à des façons de concilier les résultats, mais ensemble, elles créent un autre casse-tête à expliquer plutôt que des progrès cumulatifs.

Enfin et surtout, la croyance que la vérification d'hypothèses à elle seule produira des connaissances cumulatives et des prédictions utiles repose sur l'hypothèse accessoire que l'avenir sera plus ou moins identique au passé et que les résultats obtenus dans un contexte s'appliquent dans d'autres circonstances. En d'autres termes, nous devons supposer que les généralisations empiriques découvertes par l'analyse des données passées seront valables

dans l'espace et le temps. C'est peut-être vrai dans de nombreux cas, mais nous avons besoin de théorie pour nous dire quand il en est ainsi. Parce que les théories identifient les liens de causalité entre les variables clés ainsi que leurs conditions limites, elles expliquent quand une relation observée persistera, quand une généralisation auparavant fiable pourrait s'affaiblir, et quand une association auparavant faible pourrait devenir plus forte.

Répetons-le : la vérification d'hypothèses est essentielle aux sciences sociales et l'analyse statistique est un outil puissant lorsqu'elle est effectuée correctement. De plus, la recherche qualitative peut aussi souffrir de la mauvaise qualité des données, de biais de sélection, de conceptualisations vagues, de manque de cumul et d'autres problèmes.<sup>23</sup> En bref, notre argument n'est pas de privilégier un ensemble de méthodes plutôt qu'un autre. Notre argument est plutôt que la tendance qui consiste à se concentrer sur les méthodes et à négliger la théorie est un pas dans la mauvaise direction. Jusqu'à présent, cette tendance n'a pas produit un vaste corpus de connaissances cumulées ou une compréhension large et durable d'importants phénomènes internationaux, et il est peu probable que cela s'améliore en continuant sur cette voie.

## POURQUOI L'ÉTUDE DES RELATIONS INTERNATIONALES SE DIRIGE-ELLE DANS CETTE DIRECTION ?

Il se peut bien que ce soit pour des raisons a priori défendables sur le plan intellectuel que les vérifications simplistes d'hypothèses soient de plus en plus répandues aujourd'hui, mais nous pensons qu'en réalité, la soudaine popularité de ce type de publication est davantage liée aux impératifs professionnels auxquels les universitaires sont actuellement confrontés.

Pour commencer, certains diront qu'il n'y a plus grand-chose de nouveau à créer du côté de la théorie, surtout au niveau de la grande théorie. Si l'élaboration d'une théorie a atteint un point où les rendements sont décroissants, alors la prochaine étape semble être la mise à l'essai des théories ex-

istantes, avec le plus de soin possible. Jusqu'à la prochaine percée théorique, les chercheurs devraient se concentrer sur l'exploration d'énigmes familières avec des plans de recherche bien éprouvés. Dans la pratique, il faut donc tester des hypothèses et d'accorder une plus grande attention aux théories de moyenne portée.

Cet argument a un certain mérite, car on dispose en relations internationales d'un inventaire important de théories sur un large éventail de perspectives. Ce fait ne justifie toutefois pas le basculement vers la vérification d'hypothèses, et en particulier l'utilisation de la théorie qui caractérise une grande partie de ce travail. Comme nous l'avons mentionné,

<sup>23</sup>Par exemple, le livre primé d'Alexander George et Richard Smoke *Deterrence in American Foreign Policy : Theory and Practice* (1974) ne traite que des cas d'échec de la dissuasion (biais de sélection), offre des "généralisations empiriques contingentes" plutôt qu'une véritable théorie, et fournit peu de connaissances cumulatives sur le moment où la dissuasion réussit ou échoue.

la vérification simpliste des hypothèses ne produit pas tellement de connaissances cumulatives. De plus, même si les chercheurs n'essaient pas d'inventer de nouvelles théories ou d'affiner les théories existantes, leurs efforts pour vérifier des hypothèses devraient être guidés par une compréhension sophistiquée de la théorie, pour les raisons déjà mentionnées.

De plus, même s'il existe déjà de nombreuses théories, on ne peut pas être certain qu'une nouvelle grande théorie ou une puissante théorie de moyenne portée ne sera pas créée, surtout compte tenu de l'émergence de nouvelles conditions politiques que nous voulons comprendre, telles que l'unipolarité, la mondialisation, etc. N'oublions pas non plus que le corpus existant de la grande théorie doit encore être affiné, comme l'illustrent les débats récurrents entre et dans les "-ismes". Bon nombre des sujets couverts par la théorie du milieu de gamme demeurent également mal conceptualisés, malgré les efforts considérables déployés pour vérifier les hypothèses relatives à ces sujets.

Deuxièmement, les validations simplistes d'hypothèses sont peut-être plus populaires aujourd'hui parce que la disponibilité des données et de la technologie informatique moderne les rend plus faciles à réaliser. Ces évolutions peuvent expliquer en partie pourquoi ce changement se produit, mais elles ne le justifient pas. Nous avons davantage de logiciels et davantage de données à portée de main, mais la plupart des données que nous avons ne sont pas très bonnes, et ce malgré les efforts impressionnants pour les améliorer.

Nous ne savons pas si les chercheurs en relations internationales pourront un jour utiliser des "big data" et les puissantes techniques d'exploration de données employées par des entreprises comme Google pour produire des connaissances nouvelles et importantes. Mais même si ces techniques finissent par permettre des prédictions plus fiables dans certains domaines, elles le feront en révélant des modèles empiriques qu'il faut expliquer. Même lorsque les données sont abondantes, on ne se passe pas aisément de théorie.

Troisièmement, l'abandon de la théorie est peut-être dû à l'impact du livre de Gary King, Robert Keohane et Sidney Verba (**King, Keohane et Verba, 1994**), *Designing Social Inquiry*, qui a été décrit comme "le texte canonique du camp orthodoxe de la méthodologie en science politique" (**Yang, 2003** ; **Schrodt, 2006** ; **Brady et Collier, 2004**). Ce livre est une

des bases des cours de méthodologie en études supérieures parce qu'il offre un modèle accessible pour la pratique des sciences sociales. Ce modèle, note Tim McKeown, est fondé sur "*une vision statistique du monde*" (**McKeown, 1999**). De plus, ce livre s'inscrit parfaitement dans la tradition instrumentaliste : il "*privilégie l'observation et la généralisation au détriment de la théorie et de l'explication*" (**Johnson, 2006**). Dans la mesure où ce livre est plus ou moins devenu le "manuel" des sciences sociales appliquées, il n'est pas surprenant que les vérifications simplistes d'hypothèses soient également devenus plus répandus.

Quatrièmement, il est possible que cette tendance reflète l'impact du long débat sur la paix démocratique. Tout a commencé par l'observation empirique que "*les démocraties ne se combattent pas*" (**Doyle, 1983**). À partir de cette observation, une industrie plus ou moins artisanale d'études subséquentes a généralement confirmé cette affirmation. Pourtant, il n'existe toujours pas de théorie convaincante pour expliquer cette conclusion. L'hypothèse de la paix démocratique a semblé montrer que, même sans théorie, nous pouvions encore apprendre de nouvelles choses sur les relations internationales. Malheureusement, cette littérature peut être un mauvais modèle pour l'ensemble du domaine, car des corrélations aussi solides que la paix démocratique sont rares et la recherche de nouvelles relations de ce type aux dépens de la théorie risque d'être contre-productive (**Reese, 2012**).

Cinquièmement, l'expansion des programmes de doctorat encourage la focalisation sur la vérification d'hypothèses. Il est difficile pour tout programme d'études supérieures de produire des théoriciens de premier ordre parce que la fertilité théorique dépend principalement de la créativité et de l'imagination individuelles. Personne ne sait comment enseigner aux gens à être créatifs, et personne n'a encore identifié un programme d'études qui permettrait à un département de produire de brillants théoriciens en masse.<sup>24</sup> En revanche, presque n'importe qui avec de modestes capacités mathématiques peut apprendre les techniques de base de la vérification d'hypothèses et produire une recherche passable. De même, enseigner aux étudiants la conception de la recherche, la reconstitution des processus et l'interprétation historique peut les aider à faire une meilleure recherche qualitative, mais cela ne fera pas de quelqu'un qui manque d'imagination un théoricien accompli.

<sup>24</sup>Ce point s'applique à la théorie formelle et non formelle. On peut enseigner aux élèves les techniques de base de la modélisation formelle, mais tous ne deviendront pas des théoriciens formels créatifs.

De plus, comme les programmes d'études supérieures cherchent actuellement à réduire le temps nécessaire aux étudiants pour obtenir leur diplôme, l'enseignement d'un ensemble d'outils qui leur permettent de produire rapidement une thèse passable est devenu la norme. L'élaboration ou l'affinement de la théorie prend plus de temps et comporte plus de risques, car elle exige une immersion plus profonde dans le sujet et il se peut que l'éclair d'inspiration nécessaire ne se produise jamais. Une fois qu'un programme d'études supérieures s'est engagé à faire sortir un grand nombre d'étudiants au doctorat dans les délais prévus, il est fortement incité à mettre l'accent sur la vérification simpliste d'hypothèses au détriment de la théorie. De plus, l'empilement d'un nombre croissant de cours de méthodologies (qu'ils soient quantitatifs ou qualitatifs) tout en comprimant le temps nécessaire pour obtenir le diplôme entraîne inévitablement l'éviction des cours théoriques et substantiels, laissant les étudiants mal équipés pour réfléchir de manière créative et fructueuse aux questions fondamentales du domaine.

Sixièmement, le fait de privilégier la vérification d'hypothèses crée une demande accrue de travaux empiriques et donc de chercheurs supplémentaires. Au fur et à mesure que les tests d'hypothèse deviennent de plus en plus importants, le domaine générera de plus en plus d'études sans résoudre grand-chose. Confirmer le travail d'autres chercheurs génère peu d'attention ou de prestige pour celui qui le fait, de sorte que les chercheurs concentrent naturellement leurs efforts sur la production de nouvelles découvertes et sur la réfutation des travaux existants<sup>25</sup>. Toutefois, il est facile de produire de nouveaux résultats lorsque les variables pertinentes sont définies de différentes façons, que la qualité des données est médiocre et que les hypothèses testées sont vaguement liées à la théorie. Comme nous l'avons vu plus haut, ces problèmes sont typiques d'une grande partie de la vérification d'hypothèses telle qu'elle a lieu dans l'étude des relations internationales. Dans ces conditions, les coefficients de régression "*peuvent rebondir comme une boîte de hamster sous méthamphétamines. C'est un excellent moyen de générer un grand nombre de publications ... mais pas si bon que ça pour arriver à une conclusion*" (Schrodt, 2006). Comme la recherche est rarement cumulative, il y aura toujours de nouvelles études à effectuer, ce qui générera une demande auto-entretenu pour que les chercheurs les effectuent. Plus nous produisons de vérificateurs d'hypothèses, semble-t-il, plus nous avons besoin de vérificateurs d'hypothèses.

Enfin, l'attrait de la vérification simpliste des hypothèses reflète la professionnalisation du milieu universitaire. Comme les autres professions, les disciplines universitaires s'efforcent de préserver leur autonomie et de maximiser le prestige et les avantages matériels dont bénéficient leurs membres. Une façon d'y parvenir est de convaincre les gens de l'extérieur que la profession possède une expertise spécialisée. Ainsi, les professions sont fortement incitées à employer une terminologie ésotérique et des techniques obscures qui rendent difficile l'évaluation de ce que disent leurs membres par les profanes. Cette tendance à l'ésotérisme est évidente dans la littérature dont nous parlons ici.

Au fil du temps, les professions ont aussi tendance à adopter des façons simples et impersonnelles d'évaluer leurs membres. Dans le milieu universitaire, cette tendance conduit à une forte dépendance à l'égard de critères "objectifs" - comme le nombre de publications ou de citations - dans les décisions d'embauche et de promotion. Dans certains cas, les membres du département et les administrateurs de l'université peuvent penser qu'ils n'ont pas à lire les travaux d'un chercheur et à se faire une opinion indépendante sur leur qualité. Au lieu de cela, ils peuvent simplement calculer l'indice-h d'un individu (Hirsch, 2005) et prendre des décisions personnelles sur cette base.<sup>26</sup>

Ces tendances encouragent les chercheurs à s'éloigner de la théorie et à mettre à l'essai des hypothèses. De tels travaux emploient souvent des techniques statistiques qui exigent un investissement de temps considérable pour être maîtrisées. Ceux qui n'ont pas cette formation ne peuvent pas facilement critiquer ces travaux, et certains membres d'un département peuvent ne pas être en mesure de dire si la recherche d'un collègue est vraiment importante. Ils devront se fier aux évaluations des chercheurs qui font le même genre de travail ou à d'autres critères de mérite. Lorsque vous ne comprenez pas le travail de quelqu'un, mais que vous devez quand même le juger, vous serez tenté de demander "Combien d'articles a-t-elle publiés ?" ou "Combien d'autres personnes citent son travail ?", ce qui empêche d'évaluer directement le mérite scientifique.

De toute évidence, plus les universités ont recours à des mesures "objectives" pour évaluer les chercheurs, plus elles sont incitées à adopter une stratégie de recherche qui maximise le nombre de publications qu'elles peuvent produire rapidement. Ces incitatifs sont évidents pour les étudiants hyperprofessionnalisés d'aujourd'hui, qui considèrent que,

<sup>25</sup>Note du traducteur: pour aller plus loin sur cette observation, voir le travail de John Ioannidis intitulé "Pourquoi la plupart des résultats publiés sont faux".

<sup>26</sup>Scott et Light (Scott et Light, 2004) propose une critique cinglante de cette approche.

pour obtenir un emploi plus tard, ils doivent publier le plus tôt et le plus souvent possible. Ces étudiants sont naturellement attirés par les validations simplistes d'hypothèses, qui leur permettent de prendre une base de données et de commencer à produire des articles, soit en variant légèrement les questions de recherche, en utilisant une série de modèles différents, soit en utilisant différentes techniques d'estimation.<sup>27</sup>

Ces mêmes contraintes professionnelles encouragent les chercheurs à emprunter des voies de recherche bien usées, ce qui augmente la probabilité que beaucoup d'autres personnes lisent et citent leurs travaux. Malheureusement, suivre le troupeau renforce les modes d'érudition existant et décourage les travaux plus audacieux et plus originaux (Jervis, 1976). Comme le note Vinod Aggarwal : *"Pour faire simple, la recherche quantitative à l'aide de bases de données qui abordent des questions étroites permet d'éviter les risques... sur temps de la titularisation. On publie l'unité minimale publiable. Pourquoi risquer des innovations conceptuelles ou ontologiques qui pourraient ne pas être bien accueillies, alors que le fait d'aller de l'avant avec des contributions marginales fera augmenter le nombre de points ? Le résultat est le culte à l'autel du Social Science Citation Index... qui ne fait pas grand-chose pour encourager l'innovation et la créativité."* (Aggarwal, 2010)

Toutes ces transformations ont également creusé le fossé entre le monde universitaire et le monde politique. Comme nous l'avons vu plus haut, la théorie est essentielle pour comprendre une réalité complexe, pour formuler des réponses

politiques et pour évaluer les politiques. Par exemple, la façon dont on envisage de faire face à la montée de la Chine dépend d'abord et avant tout de la perspective globale qu'on a de la politique mondiale. Les théories réalistes suggèrent un ensemble de réponses ; les théories libérales ou constructivistes offrent des recommandations politiques très différentes (Fravel, 2010 ; Liu, 2010). La création et la mise au point de théories est une activité que les universitaires sont particulièrement bien placés pour réaliser. Lorsque les universitaires se désintéressent de la théorie, ils renoncent donc à l'une de leurs armes les plus puissantes pour influencer les débats politiques majeurs.

Cette situation ne devrait pas déranger les vérificateurs d'hypothèses qui s'intéressent principalement à l'avancement professionnel. Ce qui compte pour eux, c'est le nombre de citations, et non le fait d'aider les gens de l'extérieur à comprendre les enjeux politiques importants. Comme nous l'avons vu, la culture des tests d'hypothèse a produit peu de connaissances fiables ou utiles, et son jargon ésotérique et ses méthodes obscures ont rendu l'érudition en matière de relation internationale moins accessible aux décideurs, aux élites informées et au grand public. De plus, l'émergence d'une vaste communauté de groupes de réflexion à Washington, à Londres et dans d'autres capitales mondiales a rendu les décideurs moins dépendants des chercheurs au moment précis où ces mêmes chercheurs ont moins à contribuer. Prises ensemble, ces tendances risquent de rendre le travail universitaire beaucoup moins pertinentes pour comprendre et résoudre d'importants problèmes du monde réel.

## PEUT-ON FAIRE QUELQUE CHOSE ?

L'analyse des relations internationales est un domaine conceptuellement complexe et diversifié où il est difficile d'obtenir des données fiables. Ces caractéristiques obligent les chercheurs à s'appuyer davantage sur la théorie que leurs homologues dans d'autres domaines des sciences sociales. Il s'ensuit que le champ doit privilégier la théorie, comme il l'a fait autrefois. Au lieu de cela, il se dirige dans la direction opposée.

Les chercheurs en relations internationales devraient vérifier les hypothèses, bien sûr, mais d'une manière qui est guidée par une théorie bien spécifiée. Ils devraient également s'attacher à affiner les théories existantes et à en élaborer de nouvelles. En particulier, il faudrait s'attacher davantage à étudier les mécanismes de causalité qu'impliquent les différentes théories. Un seul article qui fait avancer une nouvelle théorie ou qui donne un sens à un ensemble de

<sup>27</sup>Comme Achen (Achen, 2002) le note :

"Le travail empirique, comme le font beaucoup trop de politologues, est en effet relativement facile. Recueillir les données, exécuter la régression/MLE avec la liste habituelle de variables de contrôle, rapporter les tests de significativité, et annoncer que la variable favorite de l'utilisateur fonctionne ... étant purement mécanique, ce cadre ennuyeux permet d'économiser beaucoup de réflexion et d'anxiété, et ne peut s'empêcher d'être populaire. Mais il faut nous en débarrasser. Nos meilleures généralisations empiriques et nos meilleures théories ne découlent pas de ce genre de travail."

résultats disparates est beaucoup plus précieux que des douzaines d'études empiriques, dont la durée de conservation est finalement très courte.

Certains diront peut-être que nous exagérons le problème et que le domaine s'attaque aux lacunes que nous avons identifiées. Certains chercheurs se concentrent maintenant sur des questions à des niveaux micro pour lesquelles des données plus fiables sont disponibles (Kalyvas, 2008), tandis que d'autres cherchent à minimiser le besoin de théorie en utilisant des expériences naturelles, de terrain ou de laboratoire pour fournir une variation exogène (Tomz et Weeks, 2013 ; Yanigazawa-Drott, 2010). Pourtant, en l'absence d'une théorie bien développée, nous n'avons aucun moyen de savoir si les résultats des expériences individuelles sont généralisables.<sup>28</sup> De plus, le fait de se concentrer sur des questions où des expériences sont réalisables est susceptible d'orienter l'étude des relations internationales vers des questions de moindre importance sur le fond. Quelques chercheurs explorent de nouvelles méthodes pour étudier les mécanismes causaux (Imai, 2011) ou développent d'autres techniques statistiques pour traiter les données manquantes ou d'autres problèmes d'inférence (King et Zeng, 2001 ; Beck, King et Zeng, 2000). Reste à savoir si ces efforts peuvent générer des connaissances nouvelles, importantes et substantielles sur les relations internationales. Jusqu'à présent, leurs résultats ont été assez maigres.<sup>29</sup>

Comment redonner sa place à la théorie ? Les disciplines académiques sont socialement construites et auto-disciplinées ; si un nombre suffisant de chercheurs dans notre discipline pensent que l'approche actuelle ne fonctionne pas, ils pourraient inverser la tendance actuelle. Mais une telle percée est peu probable. De puissants incitatifs professionnels encouragent à mettre l'accent sur la vérification simpliste d'hypothèses, et l'essor des groupes de réflexion et des cabinets d'experts-conseils a réduit la demande de travaux sur les questions de politiques. Nos collègues sont donc moins enclins à élaborer et à affiner des théories ou à effectuer des tests empiriques guidés par la théorie, et nous ne sommes pas optimistes quant à la possibilité que cette situation change.

Certes, quelques administrateurs d'université peuvent ne pas aimer la direction dans laquelle s'oriente le champs et peuvent essayer d'encourager les départements à s'éloigner du "cadre ennuyeux", dont parle Achen. Les fondations qui financent la recherche pourraient reconnaître les problèmes que nous identifions et offrir d'appuyer des travaux plus théoriques ou orientés vers les politiques publiques. Mais les disciplines universitaires résistent habituellement à l'ingérence extérieure et le changement devrait se produire dans de nombreux départements, et pas seulement dans un ou deux.

Enfin, des événements extérieurs peuvent encourager l'innovation théorique et l'engagement politique, surtout si les citoyens et les décideurs sont confrontés à des défis inattendus et ont besoin de nouvelles théories pour les saisir. Malheureusement, rien ne prouve que l'un ou l'autre de ces catalyseurs potentiels de changement pourront ramener les relations internationales vers la théorie.

Que pourrait-on faire pour encourager le changement que nous préconisons ? Mettre l'accent sur la qualité plutôt que sur la quantité dans le CV d'un chercheur pourrait aider. Si les membres du corps professoral comprenaient que l'embauche et la promotion ne dépendaient que de l'évaluation de trois ou quatre publications, ils pourraient se concentrer sur la production de travaux d'érudition d'une plus grande importance au lieu de maximiser le nombre total d'articles évalués par des pairs. Il s'agirait toutefois d'un remède partiel, au mieux, parce que les personnes qui participent aux décisions relatives au personnel seraient toujours au courant de l'inventaire complet des publications d'un candidat et qu'il est peu probable qu'elles l'ignorent complètement. Même si cette norme était adoptée, son impact serait modeste.

Par conséquent, à notre avis, il est peu probable que l'accent mis actuellement sur la vérification d'hypothèses change. Néanmoins, les chercheurs dans ce domaine sont des agents libres, et peut-être qu'une masse critique d'entre eux verra la lumière et redonnera à la théorie la place qui lui revient dans l'étude de la politique internationale.

<sup>28</sup>Le travail expérimental et quasi-expérimental en économie du développement souffre d'une carence similaire (voir Deaton (Deaton, 2010)).

<sup>29</sup>Ce problème semble prévaloir en sociologie et en économie. Comme le note le sociologue Aage Sorensen, "la sociologie quantitative reste très pauvre en théorie. En fait, le courant dominant a régressé plutôt que de progresser" (cité dans Mahoney (Mahoney, 2001)). L'inattention à la théorie conduit également à des inférences discutables dans la recherche économique empirique (Wolpin, 2013 ; Hamermesh, 2013).

# CONCLUSION

L'étude des relations internationales doit être abordée avec humilité. Il n'y a pas de théorie qui facilite à elle seule la compréhension de la politique mondiale, pas de solution méthodologique magique qui donne des résultats solides sans effort, ni de moteur de recherche qui fournit des montagnes de données utiles et fiables sur chaque question qui nous intéresse. Nous favorisons donc une communauté intellectuelle diversifiée où coexistent différentes théories et traditions de recherche. Étant donné que nous ne savons pas vraiment quelle est la meilleure façon de progresser, il semble peu judicieux d'investir à outrance dans une approche particulière. Comme Schrodtt l'observe sagement, *'nous avons besoin de toute l'aide que nous pouvons obtenir pour comprendre ce monde de fous'* (Schrodtt, 2006).

Ce qui importe le plus, cependant, c'est d'être capables de créer les meilleures des théories possibles pour expliquer les caractéristiques clés des relations internationales. Sans de bonnes théories, nous ne pouvons faire confiance à nos constatations empiriques, qu'elles soient de nature quantitative ou qualitative. Si nous n'avons pas de théories pour les comprendre, nous ne pourrions même pas garder trace de toutes les hypothèses qui continuent de s'accumuler. Il y a beaucoup de chemins vers une meilleure théorie, mais il ne fait guère de doute que la meilleure théorie doit être notre destination.

## BIBLIOGRAPHIE

- C.H. Achen**, *Toward a New Political Methodology: Microfundatiosn and ART*, 2002, Vol. 5,
- C.H. Achen**, *Let's Put Garbage-Can Regressions and Garbage-Can Probits Where they Belong*, 2005, Vol. 22(3),
- V.K. Aggarwal**, *I Don't Get no Respect: The Travails of IPE*, 2010, Vol. 54(3),
- N. Beck, G. King, L. Zeng**, *Improving Quantitative Studies of International Conflict: A Conjecture*, 2000, Vol. 94(1), pp. 21-35,
- A. Bennett, A. Barth, K.R. Rutherford**, *Do we Preach what we Practice? A Survey of Methods in Political Science Journals and Curricula.*, 2003, Vol. 36(3),
- C. Blattman, E. Miguel**, *Civil war.*, 2010, Vol. 48(1),
- H.E. Brady, D. Collier**, *Rethinking Social Inquiry: Diverse Tools, Shared Standards*, 2004, Rowman & Littlefield,
- B.F. Braumoeller, A.E. Sartori**, *The Promise and Perils of Statistics in International Relations*, 2004, Sprinz D and Wolinsky Y,
- S. Brooks**, *Producing Security: Multi-national Corporations, Globalization, and the Changing Calculus of conflict*, 2007, Princeton University Press.
- R.A. Brooks**, *Making Military Might: Why do States Fail and Succeed? A Review Essay*, 2003, Vol. 28(2), pp. 149-191, 165.
- A. Chakravartty**, *Scientific Realism.*, 2011, Zalta E, <http://plato.stanford.edu/archives/sum2011/entries/scientific-realism/>,
- H.T. Chen**, *Theory Driven Evaluations*, 1990, Sage Publications.
- B.J. Cohen**, *Are IPE Journals Becoming Boring?*, 2010, Vol. 54(3),
- D. Dessler**, *Beyond Correlations: Toward a Causal Theory of War.*, 1991, Vol. 35(3),
- A.B. Downes, T. Sechser**, *The Illusion of Democratic Credibility*, 2012, Vol. 66(3), pp. 457-489.
- Michael W. Doyle**, *Kant, Liberal Legacies, and Foreign Affairs*, 1983, pp. 205-235.
- James D. Fearon**, *Rationalist Explanations for War*, 1995, Vol. 49.3, pp. 379-414.
- J.D. Fearon**, *Signaling Versus the Balance of Power and Interests*, 1994, Vol. 38(2),
- M.T. Fravel**, *International Relations Theory and China's Rise: Assessing China's Potential for Territorial Expansion*, 2010, Vol. 12(4), pp. 505-532.
- M. Friedman**, *Essays in Positive Economics*, 1953, University of Chicago Press.
- J.E. Hirsch**, *An Index to Quantify an Individual's Scientific Research Output*, 2005, [http://arxiv.org/PS\\_cache/physics/pdf/0508/0508025v5.pdf](http://arxiv.org/PS_cache/physics/pdf/0508/0508025v5.pdf).
- P. Huth**, *Extended Deterrence and the Prevention of War*, 1988, Yale University Press.
- J. Ikenberry, M. Mastanduno, W. Wohlforth**, *International Relations Theory and the Consequences of Unipolarity*, 2011, Cambridge University Press.
- K. Imai, L. Keele, D. Tingley, T. Yamamoto**, *Unpacking the Black Box of Causality: Learning About Causal Mechanisms From Experimental and Observational Studies.*, 2011, Vol. 105(4), pp. 765-789.
- R. Jervis**, *Cumulation, Correlations and Woozles*, 1976, Free Press.
- J. Johnson**, *What Rationality Assumption? Or, How 'Positive Political Theory' Rest on a Mistake*, 2010, Vol. 58(2),
- J. Johnson**, *Consequences of Positivism: A Pragmatist Assessment*, 2006, Vol. 39(2),
- R. Jordan, D. Maliniak, A. Oakes, S. Peterson, M. Tierney**, *One Discipline or Many? TRIP Survey of International Relations Faculty in Ten Countries.*, 2009, The College of William and Mary, VA,
- S.N. Kalyvas**, *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*, 2008, Cambridge University Press, pp. 397-421.
- F. Kaplan**, *The Wizards of Armageddon*, 1983, New York : Simon and Schuster.
- G. King, R.O. Keohane, S. Verba**, *Designing Social Inquiry: Scientific Inference in Qualitative Research*, 1994, Princeton University Press.
- G. King, L. Zeng**, *Explaining Rare Events in Interational Relations*, 2001, Vol. 55(3), pp. 693-715.
- D.A. Lake**, *Why 'isms' are Evil: Theory, Epistemology, and Academic Sects as Impediments to Understanding and Progress.*, 2011, Vol. 55(2),
- C. Layne**, *Kant or Cant: The Myth of the Democratic Peace.*, 1994, Vol. 19(2), pp. 5-49.
- Q. Liu**, *China's Rise and Regional Strategy: Power, Interdependence and Identity*, 2010, Vol. 5(4), pp. 76-92.
- J. Lyall**, *Does Indiscriminate Violence Incite Insurgent Attacks? Evidence from Chechnya.*, 2009, Vol. 53(3), pp. 331-362.
- J. Lyall**, *Are Coethnics More Effective Counterinsurgents? Evidence From the Chechen War.*, 2010, Vol. 104(1), pp. 1-20.
- J. Lyall, I. III Wilson**, *Rage Against the Machines: Explaining Outcomes in Counterinsurgency Wars*, 2009, Vol. 63(1),
- S.M. Lynn-Jones**, *Offense-Defense Theory and its Critics*, 1995, Vol. 4(4), pp. 660-691.
- P.K. MacDonald**, *Useful Fiction or Miracle Maker: The Competing Epistemological Foundation of Rational Choice Theory.*, 2003, Vol. 97(4),
- D. Maliniak, A. Oakes, S. Peterson, J. Tierney**, *International Relations in the US Academy*, 2011, Vol. 55(2),
- E.D. Mansfield, J. Snyder**, *Electing to*



*Fight: Why Emerging Democracies go to War.*, 2007, MIT Press.

**T. McKeown**, *Case Studies and the Statistical Worldview: Review of King, Keohane, and Verba's Designing Social Inquiry: Scientific Inference in Qualitative Research*, 1999, Vol. 53(1),

**N.P. Monteiro**, *Unrest Assured: Why Unipolarity Is Not Peaceful.*, 2011-2012, Vol. 36(2), pp. 8-10.

**T. Oatley**, *The Reductionist Gamble: Open Economy Politics in the Global Economy.*, 2011, Vol. 65(2), pp. 311-341.

**M. Olson**, *The Logic of Collective Action: Public Goods and the Theory of Groups*, 1965, Harvard University Press.

**E. Ostrom**, *Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action*, 1990, Cambridge University Press.

**H. Putman**, *Mathematics, Matter and Method: Philosophical Papers*, 1975, Cambridge University Press, Vol. 1,

**M.J. Reese**, *Personal Communication*, 2012.

**D. Reiter, A.C. Stam**, *Democracies at War*, 2002, Princeton University Press.

**John G. Ruggie**, *International Regimes,*

*Transactions, and Change: Embedded Liberalism in the Postwar Economic Order*, 1982, Vol. 36.2, pp. 379-415.

**G. Sartori**, *Concept Misinformation in Comparative Politics*, 1970, Vol. 64(4), pp. 1033-1053.

**P. Schrodt**, *Beyond the Linear Frequentist Orthodoxy*, 2006, Vol. 14(3), 337.

**P. Schrodt**, *Seven Deadly Sins of Contemporary Quantitative Political Analysis*, 2010.

**C. Signorino**, *Strategic interaction and the statistical analysis of international conflict*, 1999, Vol. 93(2),

**J.L. Snyder**, *Richness, Rigor, and Relevance in the Study of Soviet Foreign Policy*, 1984-1985, Vol. 9(3), pp. 89-108.

**C. Tapp, F.M. Burkle, W. Wilson, T. Takaro, G.H. Guyatt, H. Amad, E.J. Mills**, *Iraq War Mortality Estimates: A Systematic Review.*, 2008, Vol. 2:1.

**M. Tomz, J.L. Weeks**, *Public Opinion and the Democratic Peace*, 2013, Vol. 107(3).

**M. Trachtenberg**, *The Craft of International History: A Guide to Method*, 2006, Princeton University Press.

**S. Van Evera**, *The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War,*

1984, Vol. 9(1), pp. 58-107.

**S. Van Evera**, *Trends in Political Science and the Future of Security Studies*, 2009, Security Studies Program.

**J. Vasquez, C. Leskiw**, *The Origins and War Proneness of Interstate Rivalries.*, 2001, Vol. 4,

**C. Von Clausewitz**, *On War*, 1976, Princeton University Press, Howard M. and Paret P.,

**S. Weart**, *Never at War: Why Democracies Will Not Fight One Another*, 1998, Yale University Press.

**C. Weaver**, *Special Issue: Not so Quiet on the Western Front: The American School of IPE*, 2009, Weaver C., Vol. 16(1).

**W.C. Wohlforth**, *The Stability of a Unipolar World*, 1999, Vol. 24(2), pp. 5-41.

**A. Wohlstetter**, *The Delicate Balance of Terror*, 1959, Vol. 37(2), pp. 211-234.

**D.D. Yang**, *Quantitative Methods Syllabi.*, 2003, Vol. 1(1), pp. 28-30.

**D. Yanigazawa-Drott**, *Propaganda and Conflict: Theory and Evidence From the Rwanda Genocide. Working Paper*, Harvard University, 2010.